



SOUSCRIPTION.

Présentée par Madame la Comtesse de Vériere.

Deux Couronnes de France.

Sur la présente reconnaissance, seront délivrés, citot l'édition achevée, les trois volumes de mes mémoires intitulés, le cri de l'humanité au Roi. Ils seront traités & conditionnés comme je l'ai annoncée par mon prospectus. J'ai signé

3. Volume, Broché

La Comtesse de Vériere

2. de Relation des Voyages

ANNE DE VÉRIERE

ESSAI

SUR

LA SUPÉRIORITÉ INTELLECTUELLE

DE

LA FEMME.

DÉDIÉ

PAR PERMISSION

A

S A M A J E S T É

FRÉDÉRIQUE LOUISE

REINE DE PRUSSE,

PAR

le Chev. DELL' ACQUA, Milanois,
Membre honoraire de l'Académie des Arcades.

Je lis, je vois, je sens, je réfléchis,
Et j'appris à penser avant que d'oser écrire.

A B E R L I N, 1797.

von Halder
N. 4015.

La souscription est d'une Guinée.

17
21

ESSAY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

L I S T E
DES SOUSCRIPTEURS.

A N G L E T E R R E.

	Exempl.
S. A. R. le Prince de Galles	5.
S. A. R. le Duc d'York	3.
S. A. R. la Duchesse d'York	2.
S. A. R. la Princesse d'Orange	3.
S. A. R. le Prince de Wurtemberg	3.

S. E. Mr. le Général Baron de Beaulieu	1.
Madame la Comtesse de Hatzfeld	1.
The Hon ^{ble} Mrs. Montague	2.
The Right Hon ^{ble} Edmund Burke	1.

	Exempl.
Lord Rivers	1.
Lord Archibald Hamilton	1.
Earl Grosvenor	2.
Lord John Russel	1.
Earl Fitzwilliam	1.
Earl Spencer	1.
Earl of Shaftsbury	1.
Lord Viscount Dudley and Ward	2.
Lord Romney	1.
Sir William Pulteny M. P.	1.
Mrs. Sturt	1.
The Hon ^{ble} Mrs. Wilson	1.
Mr. Clarke M. P.	1.
S. E. Mr. le Comte de Stahremberg	2.
S. E. Mr. le Comte de Bruhl	1.
S. E. Mr. le Marquis de Las Casas	1.
S. E. Mr. le Comte de Woronzow	1.
S. E. Mr. le Marquis de Circello	1.
S. E. Mr. le Baron de Nagel	1.

S. E. Mr. le Chevalier d'Almeida y	
Mello de Castro	1.
S. E. Mr. le Baron de Lenthe	1.
S. E. Mr. le Baron de Rieger	1.
S. E. Mr. d'Asp	1.
S. E. Mr. le Comte de Wedel	1.
Sir Gregory Page Turner	1.
The Hon ^{ble} Mrs. Brocas	1.
Charles Stanley Esq. M. P.	1.
John Palmer Chichester Esq. M. P.	1.
Mr. Burdett	1.
The Hon ^{ble} Thomas Brand	1.
Mrs. Warren Hastings	4.
Sir George Warren	1.
Evan Nepean Esq.	2.
Lord Grantley	1.
Lady Charlotte Finch	1.
Lord Mulgrave	1.
Richard Barret Esq.	2.

Earl of Mansfield	3.
Le Duc de Queensbury	2.
Le Duc de Norfolk	1.
Le Duc de Northumberland	1.
Lady Marchionefs of Stafford	1.
Lord Bishop of Rochester	1.
Lord Archibishop of Canterbury	2.
Sir Clement Cotterel Dormer	2.
Mrs. Scott	2.
David Scott Esq. M. P.	1.
Sir Boothby Clopton Bart	1.
Mr. Angerstein	1.
Lady Marchionefs of Grey	1.
Fox Lane Esq.	1.
Lady Countefs of Jersey	1.
Lady Lavington	1.
Mademoiselle Fagnani	1.
Lord Camelford	1.
William Price Esq.	1.

Mr. de Las Heras	1.
Lady Marchioness of Titchfield	1.
Le Général Rainsford	1.
Le Général Green	1.
Le Lieutenant - Général Gordon	1.
Le Colonel Leslie First Guards	1.
S. E. Hysuf Adgia Effendi	1.
Le Général Lesland	1.
Le Capitain Dalrymple	1.
Serjeant Adair Esq. M. P.	1.
Lawrence Palk Esq. M. P.	1.
Le Colonel Callender	1.
Lord Moira	1.

P R U S S E.

Exempl.

Sa Majesté la Reine de Prusse. 4.

S. A. R. le Prince Frédéric-

Guillaume de Prusse 3.

S. A. R. la Princesse Royale de Prusse 1.

S. A. R. le Prince Henri, fils du Roi 1.

S. A. R. la Princesse héréditaire

d'Orange et de Nassau 2.

S. A. S. le Prince héréditaire d'Orange

et de Nassau 1.

S. A. R. la Princesse Ferdinand de Prusse 1.

S. A. R. le Prince Auguste de Prusse 1.

S. A. R. la Princesse Louise de Radziwil 1.

S. A. S. le Prince de Radziwil 1.

S. A. R. la Princesse Louis 1.

S. A. R. la Landgrave de Hesse-Cassel 1.

S. A. S. le Prince héréditaire de Hesse-

Darmstadt 1.

S. A. D. le Prince héréditaire de Brunswic	1.
S. E. Madame de Gaudi.	1.
S. E. Madame la Baronne de Voss née de Panwitz	1.
Mademoiselle Henriette de Viereck	1.
Madame la Comtesse de Lichtenau et Monsieur son fils	2.
S. E. Madame la Comtesse de Bruhl	1.
Mr. de Dampmartin	1.
S. E. Monsieur le Comte de Witgenstein	1.
Mr. le Comte de Saintignon	1.
Mademoiselle Chapuis	1.
Madame la Comtesse de Dönhoff	2.
S. E. Mr. le Marquis de Lucchefini	1.
S. E. Mr. le Maréchal de Möllendorff	1.
S. E. Mr. le Vicomte d'Anadia	1.
S. E. Mr. le Chevalier Borghese	1.
S. E. Mr. de Kalictchef	1.

S. E. Mr. de Rosenkreutz	1.
S. E. Mr. de Thoulemeyer	1.
S. E. Mr. le Marquis de Muzquiz	1.
S. E. Mr. le Comte d'Hatzfeld	1.
S. E. Mr. le Comte de Panin	1.
S. E. Mr. d'Alvensleben	1.
S. E. Mr. le Comte de Haugwitz	2.
S. E. Mr. le Comte de Finckenstein	1.
S. E. Mr. le Comte d'Arnim	1.
S. E. Mr. le Baron de Heinitz	1.
S. E. Mr. de Struensee	2.
S. E. Mr. de Schrötter	1.
S. E. Mr. le Comte de Blumenthal	1.
S. E. Mr. de Wöllner	1.
S. E. Mr. le Général-Major Comte de Schmettau	1.
S. E. Mr. de Goldbeck	1.
S. E. Mr. de Buggenhagen	1.
S. E. Mr. de Voss	1.

Madame la Comtesse de Tauenzien	I.
Madame la Comtesse d'Eichstedt	I.
Madame de Lütke née de Köhler	I.
Mr. le Chambellan de Maffow	I.
Mr. le Conseiller privé de Heineccius	I.
S. E. Mr. le Général-Major Baron de Rüchel	I.
Madame la Baronne de Reck	I.
Monsieur le Commandeur Comte de Wengersky	I.
Monsieur le Chambellan Baron de Zeuner	I.
Mademoiselle la Baronne de Zeuner	I.
Monsieur le Comte de Schack	I.
Mademoiselle Schultz	I.
Le Grand-Chambellan de l'Electorat de Brandebourg Comte de Schwerin	I.
Monsieur le Major de Löschbrandt	I.
Monsieur le Major de Krusemark	I.

Monsieur le Conseiller privé des Finan-	
ces et Président de Beyer	I.
Monsieur le Conseiller privé des Finan-	
ces Baron de Beyer	I.
Monsieur le Baron de Görtz	I.
Monsieur le Chambellan Chevalier de	
Roche-Begg	I.
Monsieur le Directeur Carl Grothe	I.
Mademoiselle Forckert	I.
Monsieur le Capitaine de Sellentin	I.
Monsieur le Conseiller Lettow	I.
Mr. le Major de Misitscheck	I.
Le Président de Schultze	I.
Monsieur le Comte de Lindenau	I.
Madame la Prêsid. de Mielheim	I.
Monsieur l'Adjutant - Général Parseval	I.
Mr. le Colonel Chevalier Chanoine	
de Kleist	I.
Monsieur Cohen	I.

Madame Levy née Itzig	1.
Monsieur Levin Levy	1.
Monsieur le Capitaine d'Annières	1.
Monsieur le Conseiller privé des Finan-	
ces Geisler	1.
Mr. le Chambellan Comte de Bethusy	1.
Madame la Comtesse de Hack	1.
Monsieur le Chambellan de Keith	1.
Monsieur le Conseiller privé de	
Marconnay	1.
Monsieur de Lancizolle	1.
Monsieur le Docteur Brown	1.
Monsieur le Conseiller privé de Com-	
merce Schmidt	1.
Madame Wolff née Itzig	1.
Monsieur le Comte de Minzki	1.
Monsieur le Conseiller privé des Fi-	
nances Grothe	1.
Monsieur le Comte de Lehndorff	1.

S. E. Mr. le Général - Major de Kunheim	1.
Monsieur le Comte Maurice de Brühl	1.
Monsieur le Conseiller privé de Cabi- net de Beyer	1.
Monsieur le Major de Köckeritz	1.
Monsieur le Conseiller privé Langhans	1.
S. E. Mr. le Lieutenant - Général de Geusau	1.
La Veuve Salomon Jacob	1.
Monsieur Iffland	1.
S. E. Mr. le Général Comte de Kalkreuth	1.
Monsieur le Comte d'Einsiedel	1.
S. E. Mr. le Comte de Schulenburg	1.
Mr. le Comte de Lottum, Capitaine à la suite de l'armée de S. M.	1.
Mr. le Conseiller privé de Bärensprung	1.
Madame la Comtesse de Schlabrendorff née de Kalckreuth	1.

A
S A M A J E S T É
FRÉDERIQUE LOUISE
REINE DE PRUSSE.

A
S A M A L L E
FRÉDÉRIQUE LOUISE
REINE DE PRUSSE

Quid verum atque decens curo et rogo,
et omnis in hoc sum.

Il n'y a point d'ouvrages qui nous
plaisent tant que ceux où nous nous
retrouvons sans cesse, et qui nous
retracent à tous momens nos propres
dispositions.

L'apologie que je vais faire ici de
la plus aimable moitié du monde,
m'engagera à parler pour et contre.

A

Si dans ce que je vais dire contre elle, il se trouve des maximes outrées, qui répugnent à la politesse établie, il faut les mettre sur le compte du siècle qui les a produites. D'ailleurs jamais éloge, auquel la critique ne vint se mêler; ne fut ni vrai ni honorable.

Les premiers législateurs de Rome avoient une prévention fort incivile contre les femmes. Ils ne les laissoient pas un moment sur leur bonne foi: peut-être étoient-ils plus sujets que d'autres à certains malheurs de mariage: malheurs qui rarement attirent la pitié publique. Les dames indignées des soins méprisans que la loi prend d'elles, se vengent aux dé-

pens de ses ministres et de ses interprètes. Nées impérieuses, altières et dignes de régner, on ne leur prêchait pas impunément la soumission et l'obéissance. C'est sans doute ce qui révoltoit tant les dames romaines contre les loix de leur patrie. Le plus vil esclave, ne perdoit l'espérance de la liberté qu'avec la vie; la femme, au milieu d'un esclavage continu, n'avoit d'autre ressource que la condescendance d'un père, la tendresse d'un mari, ou la facilité d'un tuteur. Certain nombre d'enfans acqueroit au chef d'une famille l'exemption des charges publiques; le nombre des campagnes, et celui des années, dispensoit le soldat des fonc-

tions militaires; la fécondité des femmes n'ôtoit rien au poids de leur servitude; l'âge ne leur apportoit aucun privilège. Toujours gênées dans la faculté la plus libre de l'ame; toujours captives de quelque puissance, établie ou par le droit naturel, ou par le droit civil, elles ne faisoient que changer de maître, sûres d'avoir à souffrir davantage du dernier, sous qui à force d'années elles devenoient des pupilles à la fin décrépites, et par une suite naturelle peu propres à le radoucir. Pourquoi ce traitement si dur? comment les Romains pouvoient-ils tenir leurs femmes dans une telle dépendance? Eux qui se piquoient si fort de modération dans

leurs victoires ; eux qui ne songeoient qu'à faire oublier aux vaincus leur disgrâce ? Ils prétendoient, que la raison des femmes n'arrive point à la perfection ; que c'est un fruit tardif, qui tombe souvent sans mûrir.

Les despots d'aujourd'hui, ou les détracteurs de la plus aimable moitié du monde, sourds aux loix de la politesse et de l'humanité, ils font sans distinction gémir et les Lucreces et les Messalines sous le joug d'une tyrannie aussi longue que leur vie. A les entendre, la plupart des femmes n'ont que de bons intervalles ; elles n'ont que des lueurs de raison, qui s'évanouissent à toute heure. Le dirai - je ? ils s'imaginent d'y voir

plus d'un rapport avec cet astre ténébreux de lui-même, qui n'éclaire qu'avec des rayons d'emprunt. En elles l'esprit, comme le reste, n'a d'ordinaire qu'un faux brillant plus propre à surprendre l'admiration qu'à la mériter. Ennemies de la réflexion et de ses lenteurs, la plupart ne font que raisonner par hasard, penser par saillie, discourir par habitude, au gré d'une imagination féconde en agréables bagatelles, et de dire mille jolis riens à tout propos, elles l'enseignent avec succès; l'art de distinguer le bon parti d'avec le mauvais, ou le meilleur d'avec le bon, elles l'exercent avec une présomption qui leur fait ignorer jusqu'à la nécessité de l'ap-

prendre. Il semble, disent-ils, que dans le plaisir de les former, la nature toute occupée aux embellissemens du corps, ne songe point aux beautés de l'ame. Les femmes elles-mêmes se négligent assez de ce côté-là. Sensibles à la seule ambition de faire des adorateurs, elles y mettent toute leur application, elles y rapportent tous leurs soins. La réforme du luxe paroît aux belles une calamité publique; et si l'on en croit un ancien, elles se consoleroient bien plutôt de voir leur patrie en désordre, que leurs cheveux ¹). L'attention

¹) *Rempubicam turbare mallent, quam eam.*

continuelle qu'elles ont à plaire, n'est pas toujours heureuse; mais toujours leur caprice, qui ne meurt qu'avec elles, a tout l'honneur, ou toute la honte de leurs sentimens. Ce caprice leur en inspire rarement de tendres pour leur mari; elles ne s'empres- sent d'acquérir son estime ou ses bon- nes graces, qu'à proportion qu'elles redoutent sa toute-puissance. L'an- cienne Rome, disent les uns, fut fertile en femmes d'un caractère qui ne se trouve plus; et ne le fut que par le soin qu'on prenoit alors de cultiver, de perpétuer l'esprit de su- jétion dans le sexe fait pour obéir. Le bon usage de la pleine liberté n'est connu que des hommes. L'ex-

périence le leur enseigne, elle les instruit, elle les corrige, et ils se réforment sur le passé, qu'elle leur présente comme un miroir de l'avenir. Ce miroir trop fidèle n'est pas au gré des dames. Celui qu'elles consultent sans cesse, fait pour servir l'amour-propre, ou pour avertir d'un dérangement de parure, ne peut empêcher que le tems ordinairement n'emporte tout leur mérite, et ne leur laisse tous leurs défauts. Elles ont dans leur printemps, disent les autres, l'éclat d'une beauté qui se ternit chaque jour; mais la vanité, la légèreté, l'inégalité, les accompagnent d'un pas égal dans tous les âges. Arrive-t-il un miracle? quel-

qu'une se distingue-t-elle par un mérite, qui n'attend ni ne craint les années? Le petit nombre digne de l'exception, ne fait qu'autoriser la règle.

C'est donc un ménagement cruel, disent-ils enfin, c'est une fausse complaisance, que d'abandonner les femmes à leur propre conduite. Plus elles ont de quoi charmer, plus il leur importe d'éloigner un péril, où souvent elles ont leur part. Le plus sûr asyle de la beauté, c'est la retraite. Les dames ni leur réputation, ne gagnent rien à courir le monde. La renommée ne paroît pas faite pour elles; les plus louables sont celles qui la font moins parler. La

vie cachée fait leur véritable éclat ; le soin du ménage fait leur solide gloire. Elles risquent trop à sortir du petit cercle d'actions où la bienséance les renferme ; l'exacte pudeur ne peut compatir avec la longue dissipation. Que les femmes ne regrettent donc plus la liberté de se nuire à elles-mêmes ; qu'elles se louent de la précaution qu'on a prise de suppléer continuellement à tout ce qui leur manque, et de leur épargner par une juste subordination les soins tumultueux, dont il est utile de s'abstenir.

„Traisons - les d'égales, disoit,
 „Caton le censeur, elles voudront
 „aussitôt être maîtresses : elles exi-

„geront demain comme un tribut,
„ce qu'elles reçoivent aujourd'hui
„comme une grace. Immodérées
„dans leurs désirs, emportées dans
„leurs fantaisies, implacables dans
„leurs haines, entêtées de leurs chi-
„mères, elles ne reconnoissent d'au-
„tre loi que leur bizarrerie, ni d'au-
„tre devoir que leur plaisir. Inces-
„samment affamées d'applaudisse-
„mens, toujours dupes de la louange,
„elles haïssent la sincérité qui les
„sert, et chérissent la flatterie qui
„les trahit. Intraitables, indociles,
„elles aiment mieux s'égarer de leur
„chef, que de suivre un guide, et
„se prévaloir orgueilleusement des
„mensonges qu'une politesse fatale

„à la raison exige, que d'avouer une
„vérité qui les humilie. C'est à nous
„à nous glorifier de la douceur, de
„la retenue, qu'elles étalent à nos
„yeux. Elles ne doivent cette ombre
„de vertu, qu'à la nécessité que nous
„leur imposons de se contrefaire:
„revenues à leur naturel, lasses du
„supplice perpétuel de feindre, elles
„font bien voir qu'elles ont plus
„d'une sorte de fard, et qu'elles n'en
„usent pas tant à cacher les défauts
„du corps, que ceux de l'esprit et du
„cœur. Le tempérament tôt ou tard
„surmonte en elles la dissimulation;
„le masque tombe enfin, et maî-
„tresses ou soumises elles répandent
„alors tant d'amertume sur le ma-

„riage, que le mari commode, et
„celui qui ne l'est pas, ont égale-
„ment à regretter les délices du celi-
„bat. L'époux facile souffre des fol-
„les dissipations qui le ruinent;
„l'époux sévère suscite certains désirs
„de vengeance qui le déshonorent.
„Avons-nous (c'est toujours Caton
„qui parle) avons-nous porté au de-
„là des mers la gloire du nom ro-
„main, et délivré tant de nations
„opprimées, pour ne pas jouir de
„la paix dans le sein de nos familles;
„pour y subir après tant de travaux
„un joug domestique, et quel joug?
„Point de milieu: l'homme pour vi-
„vre libre n'a qu'un seul moyen;
„c'est de ne rien relâcher des ancien-

„nes loix, qui ont pour jamais as-
servi la femme.“

Après une telle harangue, je pardonne aux femmes l'antipathie qu'elles ont pour les Catons, et pour tous leurs descendans. Jamais antipathie ne fut plus juste. La vérité, supérieure à certains préjugés, établis par l'erreur, et maintenus par la violence, n'eut pas plutôt repris sa place dans le monde, qu'elle remit les dames dans leur rang, et dans la pleine possession de leurs premiers droits. Pourquoi nous faire un mérite de suppléer à des besoins que nous leur supposons? elles n'ont à désirer que le pouvoir d'agir de leur propre mouvement, et de se fier à leurs propres

lumières. Celles que nous voulons absolument leur prêter, ne sont pas moins sujettes à s'éteindre. Franchement, nous nous vantons d'une supériorité d'esprit et de sagesse, que nous n'avons point. Si l'esprit est quelquefois foible dans les femmes, en nous il est souvent faux. Leur raison ne sait pas toujours les conduire; la nôtre ne sait que trop nous égarer. Il est rare que notre réputation ne perde beaucoup à subir un examen rigoureux. Il importe fort à la plupart de nos actions, je ne dis pas innocentes, mais glorieuses, que l'on n'en pénètre pas toujours la véritable cause. Le ressort secret qui nous remue, ne feroit pas honneur
à

à nos mouvemens. Ne nous flattons point : l'homme le plus sage a de mauvais intervalles ; il a de fréquens accès d'imprudence ; en un mot, mille et mille endroits nous font paroître inférieurs, à tout âge, à tout moment. Les reproches de fragilité que nous leurs faisons, retombent sur nous. Il nous sied bien de reprocher des complaisances, que nos empressemens, que nos importunités arrachent ; de ne point excuser les faiblesses que nous inspirons, et que les nôtres autorisent.

Encore sommes-nous moins excusables que les femmes. Elles n'ont pour se défendre de la volupté, ni les facilités, ni les secours que nous

avons. L'agitation où nous met, où nous tient le cours de nos différentes occupations, nous entraînent le plus souvent avec une rapidité qui ne nous laisse pas le tems de nous arrêter au plaisir. Les plaisirs demandent du loisir. Les femmes en ont un continuel. Destinées par nous dès le berceau à l'inutilité, condamnées à la bagatelle, et à l'esclavage, elles n'ont d'autre consolation que l'amusement. Non qu'elles ne puissent avoir tous les talens propres pour les grands emplois, et pour les hautes entreprises: l'histoire sacrée et l'histoire profane en rendent comme à l'envi des témoignages éclatans. Une Débora, qui par ses conseils affran-

chit les Juifs du joug de la servitude;
 une Jahel, qui avec son lait endort le
 Général des troupes ennemies; et qui
 par la mort de leur chef, rend la
 victoire de son peuple plus entière;
 une Judith, qui en coupant la tête
 d'Holoferne, sauve toute sa nation;
 une Esther, et tant d'autres nous ap-
 prennent que nous nous approprions
 à tort la science du gouvernement;
 que nous n'avons pas seuls en par-
 tage la prudence, l'intrépidité, la mo-
 dération, la constance; et que l'hom-
 me n'est pas toujours nécessaire aux
 grands événemens.

Il ne faut point rappeler le sou-
 venir de la Nymphé que Numa con-
 sultoit si religieusement; nous n'a-

vons pas besoin d'Egérie, pour nous persuader que la sagesse peut choisir une confidente des plus secrets mystères d'Etat. Auroit-on oublié cette Impératrice, dont l'avis politique sut affermir le premier trône de l'univers: trône jusqu'alors de plus en plus chancelant? Ce que les plus grands capitaines, et les plus habiles ministres; ce que des millions d'hommes avoient tenté vainement; le conseil de Livie le fit. Les violences, les proscriptions, faisoient trembler à la fois et Rome et son tyran. Auguste, maître et vainqueur du monde, soupiroit après le calme de la vie privée; quand un seul trait de clémence, inspiré par

Livie , assujettit les ames les plus romaines, et forma dans Auguste le modèle des souverains lents à punir, et des conquérans plus prompts encore à pardonner qu'à vaincre.

Combien d'autres couronnes depuis ont acquis un nouvel éclat sur des têtes, que nous traitons de foibles et de légères? Combien de Reines ont régné en Rois, et de Rois en Reines?

Mais pour descendre du plus haut rang aux inférieurs, est-il même possible de faire le dénombrement des familles où la raison tombe en quenouille, où le mari joue dignement le personnage de la femme, et la femme celui du mari? La

raison des femmes agit encore plus fortement, quoique avec moins d'éclat dans leur patience et dans leur sujétion, que dans cette domination qu'elles doivent à la seule force du mérite. Plusieurs, malgré l'étendue d'un génie que nous pourrions envier, se bornent à la simple économie, et à d'autres vertus obscures, dont nous dédaignons l'exercice; mais qui ne laissent pas d'être le fondement de nos fortunes, et l'assaisonnement de nos plaisirs. La plupart enfermées dans l'enceinte de leur famille, attachées sans relâche à des devoirs, à des soins ennuyeux, savent attendre pour toute récompense les amertumes de notre mau-

vaise humeur, ou la confiance de nos chagrins. Croiroit-on qu'elles ont le droit de nous commander? Cependant cet empire, nous l'usurpons; celui qu'elles ont sur nous, elles le tiennent de la nature. Notre soumission ne leur coûte qu'un coup d'œil; l'homme le plus féroce, le plus austère, s'adoucit à les regarder. L'aréopage en corps, l'aréopage monté sur son tribunal, et retranché dans le centre de sa gravité, ne tint pas un moment contre une Phryné dévoilée. Comment des magistrats de ce caractère, se laissèrent-ils sitôt corrompre? C'est, dit un ancien philosophe, c'est la question d'un aveugle. Les femmes sont nées

pour faire des esclaves, et non pour l'être. Aussi entendent-elles assez leurs intérêts, pour ne consentir jamais à l'échange de leur pouvoir naturel, contre celui que nos loix nous donnent.

L'amour, ce sentiment exclusif et impérieux, si propre à nous consoler de tout, ou à nous rendre tout insupportable, à nous faire jouir de notre existence, ou à nous la faire détester, cet amour est le règne des femmes; ce sont elles, qui nécessairement y donnent la loi ¹); parce-

¹) Les Athéniens ouvrirent le paquet d'où ils crurent tirer quelque éclaircissement sur les secrètes pratiques de Philippe contre eux. Mais ils respectèrent les let-

que selon l'ordre de la nature, la résistance leur appartient, et que les hommes ne peuvent vaincre cette résistance qu'aux dépens de leur liberté. Ne nous accorderions-nous point avec nous-mêmes? Nous ne voulons pas les laisser maîtresses de leur conduite, pendant que nous les faisons souveraines de la nôtre. Nous nous ennuyions bien, si elles se dégoûtoient de nous gouverner. Les plus sensibles à la gloire de gagner des cœurs, se défient trop de leurs propres charmes, et vont jusqu'à vouloir partager avec des orne-

tres adressées à Olympias, et prirent soin qu'elle les reçut au même état qu'on les avoit interceptées.

mens étrangers l'honneur de la conquête. Mettrons-nous au nombre des crimes irrémissibles l'ambition qu'elles ont, et le soin qu'elles prennent de nous plaire? Ces ornemens, ces bijoux mêmes, dont nous les accusons d'être idolâtres; s'ils sont l'idôle des femmes, c'est un idôle qu'elles ne font point scrupule de sacrifier à la nation. La nation au besoin retrouve en elles un zèle courageux et une tendresse mâle. Carthage les a vues, non pas déranger, mais arracher leurs cheveux, pour les mettre à des usages militaires, et pour remplacer les cordes qui manquoient aux arcs des soldats. Les Dames romaines donnèrent volon-

tairement tous leurs atours pour acquitter le vœu que Camille avoit fait à Apollon pendant le siège de Veïes. Dans une autre occasion, elles secoururent la république épuisée; et la mirent en état de rachéter Rome des mains des Gaulois. Libéralité qui leur acquit de la part du Sénat des actions de grâces, et le droit d'oraison funèbre, dont il permit de les honorer après leur mort. Mais, que dis-je, ces traits d'héroïsme de la part des dames de Carthage et des dames romaines étoient excités par le salut et l'intérêt de leur propre patrie. Une grandeur d'ame plus sublime encore est celle, qui immortalisera à jamais les dames

angloises par l'offre qu'elles ont fait volontairement de leurs pierreries et leurs bijoux à l'impératrice Marie Thérèse (l'année 1740) qui, par le fléau d'une guerre funeste contre les Turcs, avoit épuisé son royaume d'hommes et d'argent, et se trouvoit à la veille de tout perdre; et quoique cette auguste Souveraine n'ait point accepté une offre si généreuse et si désintéressée, la postérité la plus reculée applaudira toujours avec de nouveaux transports à ces traits d'héroïsme, que la main de la renommée a gravé autour de leur diadème.

Je ne sais que répondre pour le censeur romain. Il a pu sans doute comme les autres hommes errer dans

ses jugemens. Je doute plus de son infailibilité, lorsqu'il prononce d'un ton décisif, qu'au moment qu'on cesseroit de contraindre les femmes, elles cesseroient de paroître ce qu'elles ne sont pas; et qu'elles ne mettroient point d'intervalle entre la licence et la liberté. Il se trompe. La contrainte ne fait qu'irriter le désir et rendre les plaisirs plus piquans. Les pays les plus abondans en femmes infidelles, sont ceux où la défiance les emprisonne. Leurs infidélités mêmes ne vont nulle part aussi loin, que les indiscrets le publient, et que les jaloux se l'imaginent. Ces derniers regrettent fort la jurisprudence romaine, et murmurent beau-

coup contre la nôtre. Mais veut-on prendre leurs murmures pour des oracles, leurs rêveries pour des vérités? Faut-il autoriser toutes les extravagances, et consacrer tous les soupçons?

Quand on supposeroit que les femmes indépendantes prouvent quelque-fois la nécessité de leur sujétion; quand il seroit permis de croire, que plus d'une d'entr'elles recule les bornes, et oublie les règles de la modestie et de la pudeur; le sexe entier portera-t-il l'iniquité de quelques évaporées, qui ne se décrivent qu'à mesure qu'elles nous écoutent, et qu'elles nous imitent? Les hommes eux-mêmes auroient

tout à craindre, s'ils avoient réciproquement à garantir leur conduite. Ne nous tirons pas tant de pair avec elles. Convenons hardiment d'une égalité de sagesse; nous ne perdrons pas trop à la reconnoître. Il arrive rarement que nous ne partagions avec les femmes la honte de leur foiblesse. Nous en sommes, ou les auteurs ou les complices. Combien de folies au contraire nous appartiennent en propre; combien d'occasions, où leur modestie cache plus de mérite que notre vanité n'en étale? Encore une fois, convenons d'une égalité, qui se démontre par les notions les plus claires, et par les plus incontestables maximes. Elles nous

apprennent ces maximes et ces notions, que les ames n'ont point de sexe; que les ames de semblable espèce, ont des mouvemens fort semblables; que les désirs sont égaux, et que les principes communs de raison et d'équité, portent par tout d'égales dispositions aux mêmes vertus. Platon admet les femmes aux plus grands emplois, au gouvernement de l'Etat, au commandement des armées. Les Russes particulièrement paroissent avoir eu de tout tems la destinée d'être gouvernés par des femmes célèbres. Depuis Olga, l'an 945, qui avoit succédé à son époux, que les Dréwières avoient assassiné, jusqu'à l'immortelle Cathérine II, dont

dont la nature, lorsqu'elle s'épuisa à former ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, semble avoir dit: *choisis ton laurier, ou rassemble-les tous, et donne au monde une preuve de mes forces.* En effet, on peut dire du génie de cette grande Souveraine, ce qu'Homère a dit, parlant des chevaux des dieux: *autant l'œil découvre au loin d'espace dans les cieux, autant les célestes coursiers en franchissent d'un saut.*

Je lis, je relis toujours comme la première fois les événemens de son règne; et je trouve dans Cathérine II tous les principes et tous les sentimens qui tendent au bonheur de ses sujets. Eclairée dans ses vues et iné-

branlable dès que ses résolutions sont formées; dans le cours des plus grandes entreprises, sensible, jamais agitée, toujours impénétrable, élevée par elle-même au-dessus de toute sa grandeur, parcequ'elle sait la conserver sans s'occuper d'elle; ne cherchant point à maintenir l'autorité par l'autorité même; mais par le soin de la faire aimer, accessible, humaine, démêlant à travers les hommages rendus à l'Impératrice, l'attachement pur à sa personne, se plaisant à le reconnoître, non par des bienfaits uniquement, bienfaits dont il n'y a aucun exemple (ce n'est pas là sa véritable récompense) mais par une sensibilité de l'ame qui se

manifeste , qui est constante , pure bonté sans doute dans une souveraine , et que dans un rang ordinaire on appelleroit avec justice du nom d'amitié.

Si la nature dans les différens siècles eût fait l'effort sublime de créer pour le bonheur de l'humanité une auguste Cathérine II, je ne verrois pas un Homère aveugle , qui parcourt en chantant les bourgs de la Grèce , pour y mendier tout à la fois la gloire et quelque chose de plus solide; je ne verrois pas un Virgile, qui pressé par la faim, profana sa bouche jusqu'à prodiguer des éloges au lâche tyran de sa patrie; un Camoëns, un Tasse, à qui l'Italie, après

avoir refusé au dernier du pain pendant sa vie, se contenta de lui offrir quelques branches de laurier la veille de sa mort; je ne verrois pas ce chantre fameux de l'Angleterre, qui a si fort illustré sa patrie par son poëme, l'immortel Milton, languir dans la plus grande pauvreté; un Corneille, un la Fontaine, un Esope, un Phèdre, un Epictète ¹⁾, un Descartes qui est contraint d'aller chercher un asyle dans les climats glacés du Nord; un Bacon, si fameux par le mauvais état de ses affaires

¹⁾ La lampe de terre dont il se servoit, fut vendue après sa mort trois mille dragmes, c'est à dire, environ cinquante livres sterlings.

que par l'éminence de ses talens; aussi ce grand homme ne faisoit-il pas difficulté de dire, qu'il avoit commencé à vivre par étudier, et qu'il finissoit par étudier pour vivre. C'est pour cela que la sage antiquité a pris le soin de nous transmettre cet appanage ordinaire des philosophes sous un emblème des plus ingénieux. Que sont en effet les Muses et le Parnasse, sinon la république des lettres, et les talens supérieurs personnifiés? Or on nous a peint les Muses chastes, pauvres, sans ambition, et si isolées du reste du monde, qu'elles habitoient une montagne escarpée. Je ne verrois, dis - je, tant de grands hommes dont la misère les a accom-

pagnés jusqu'au tombeau; un Miltiades vainqueur de Darius, qui un an après la fameuse bataille de Marathon, est condamné par ses ingrats citoyens à une amende, qu'il ne peut pas payer, et meurt dans la prison; un Thémistocle, qui après avoir défait la formidable armée navale des Perses, près de Salamine, est contraint de chercher un asyle auprès de Xerxès contre la persécution de sa patrie, et s'emprisonner, selon quelques-uns, pour éviter une mort plus cruelle, ou selon Thucidyde, plus croyable que les autres historiens, de mourir pitoyablement dans un exil; un Aristide, qui avoit enrichi Athènes par son économie, et qui mou-

rut si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi faire ses funérailles: et l'injuste et jalouse république eut la cruauté de faire boire la ciguë ¹⁾ à Phocion, qui avoit tant de fois exposé sa vie pour elle, et qui mourut si pauvre qu'Aristide, quoique l'un et l'autre eussent pu devenir riches, s'ils eussent voulu être moins gens de bien. Je ne verrois pas, dis-je, un Platon, qui après avoir perdu son éloquence, son honneur et son tems à la cour d'un tyran, fut contraint d'abandonner à un autre la gloire de délivrer Syracuse du joug de la tyrannie.

¹⁾ Supplice auquel le Sénat d'Athènes condamnoit ses citoyens.

J'avois résolu d'en demeurer là : mais le moyen de passer sous silence Alcibiade, cet homme également célèbre par ses vices et par ses vertus, sans qu'on puisse dire en quoi il excella le plus. Il est certain au moins qu'il excella en valeur, en éloquence, en bonne mine, et en tous les agrémens d'un galant-homme aussi bien que d'un grand capitaine. Bon citoyen d'ailleurs, et zélé pour la gloire de sa patrie ; mais aussi craint qu'aimé de la Grèce, il est contraint de mendier un asyle chez les barbares, contre la persécution des Athéniens et des Lacédémoniens, qui le redoutèrent également, et qui obligèrent Pharnabase, lieutenant

d'Artaxerxes, roi de Perse, à le faire périr.

Si ces grands hommes, si ces grands philosophes, poètes, orateurs, législateurs, historiens, avoient eu une Cathérine II pour Souveraine, comme le bonheur des hommes est son grand objet, et que c'est à ce sublime travail qu'elle consacre la grande ame qu'elle a reçu du ciel; elle auroit du haut de son trône tendu la main aux hommes de lettres; elle auroit ouvert aux Muses éplorées un asyle pour se reconnoître et pour se rassembler; nourris dans leur familiarité, et vieillis dans le sein des sciences et des beaux-arts, ils auroient terminé leurs jours dans une

heureuse et paisible tranquillité; et l'auguste Souveraine du Nord auroit scellé leur gloire immortelle en jetant des fleurs sur leur tombeau, et en inscrivant leurs noms dans le temple de mémoire.

La valeur et l'héroïsme de ces illustres élèves de Mars auroient trouvé dans Cathérine II la collection d'un grand nombre de vertus sublimes, rares dans leur assemblage, plus rares dans leur énergie, et plus rares encore que l'héroïsme qu'elles constituent, détaché de tout intérêt personnel, n'a pour objet que la félicité des autres, et pour prix que leur admiration.

Sa grande ame insatiable de voir et de connoître tout ce qui peut contribuer à la gloire et au bonheur de son peuple, par tout elle interroge la vérité, elle ramasse tout ce qui peut servir d'aliment à son génie semblable à ces chênes vigoureux dont les fibres et les racines étendues dans le sein de la terre, y vont chercher à une grande distance tous les sucs propres à former leur sève, tandis que dans les airs leurs cimes élevées vont au devant des nuages rassembler les vapeurs humides, et pomper les particules d'air, destinées aussi par la nature à les nourrir.

En effet, si j'interroge la renommée, elle me montre un aigle, qui

soutenu de toutes les forces de l'esprit humain, s'élance dans les régions supérieures, porte un regard assuré sur toutes les parties du globe, les êtres qui les peuplent, l'esprit humain qui les dirige, considère de près la marche, l'ordre, les révolutions majestueuses, en un mot tout ce qu'il présente sur sa surface, et tout ce qu'il cache dans son sein, depuis l'homme qui paroît le dieu de la terre, jusqu'à l'insecte qui se cache dans la poussière, depuis le cèdre qui couronne le front des montagnes jusqu'à l'or, à l'argent, aux pierres précieuses, aux marbres qui reposent au centre des abymes. Par tout l'auguste Cathérine II déploie une éten-

due de savoir, une sagacité de vues, un ton de philosophie, un caractère d'observation, qui laissent bien loin derrière elle tout ce qui lui a précédé. Que la nature sous ses yeux paroît industrielle, noble, facile, légère, brillante, animée, féconde, opulente, digne de l'étude de l'homme et des recherches du philosophe.

Or, sans craindre qu'on me soupçonne de trop donner aux mouvemens d'un cœur sensible et reconnoissant, je ne feindrai pas de le dire; les graces que son auguste bonté se plaît à répandre, accompagnées de tous les agrémens qu'elle leur communique, trouvent à peine quelque nouveau sentiment à lui

acquérir dans les cœurs, et semblent en quelque sorte perdues pour cette grande Souveraine. Ce ne sont pas ses bienfaits qui la font aimer; c'est elle qui fait aimer ses bienfaits.

Je vois enfin dans Cathérine II une héroïne, une bienfaitrice éclairée, une conquérante de qui ses ennemis et ses envieux ont à se louer; qui, pour tout fruit de ses travaux, n'a prétendu que désarmer les vaincus, dissiper leurs illusions, leur apprendre qu'il y a des âmes privilégiées, ou la modération fait la loi à la valeur; et que le vrai magnanimité, lorsqu'il se voit en possession de pouvoir ce qu'il veut, ne veut que pacifier l'univers.

Voilà l'idée qu'on prend à étudier Cathérine II dans l'histoire de sa vie. Une souveraine et une bienfaitrice de ce caractère, qui glorieuse de consacrer ses veilles à dresser des monumens, qui s'éterniseront par son nom et par ses actions, attire si imperceptiblement les louanges, qu'on se souvient toujours trop tard qu'elles lui déplaisent. Outre que les plus justes éloges ne la représentent pas à beaucoup près telle qu'on la voit, et que sa gloire y perd presque autant que sa modestie en souffre. C'est donc une espèce d'ingratitude que de s'abandonner au penchant de la louer; et l'on ne peut mieux faire que de se renfermer dans les hom-

images affectueux et muets. Cette dernière ressource me console ; car pour les sentimens qui sont dûs à cette auguste Souveraine, admiration , respect , dévouement , soumission, j'avoue qu'à force d'être naturels, ils paroissent égaux dans tous les hommes. Cependant si quelqu'un les porte plus loin qu'un autre, c'est assurément celui, qui, combattu par la répugnance qu'il a naturellement à reconnoître sa faiblesse et celle de son art, lui coûte assez pour ne point paroître suspecte.
Puisse une vie si belle faire aussi longtems le destin du monde qu'elle en fera l'étonnement. Ce n'est que par-là, que Cathérine II peut remplir

plir les vœux continuels que font pour sa durée tous ceux qui aspirent à l'ambition de lui plaire, et à la gloire de lui obéir.

Mais, oh regrets éternels ! l'auguste et inimitable Cathérine II n'existe plus. J'ai vu la nue s'abaisser sur la terre pour reprendre le dépôt confié par les dieux, et son orbe d'or fluide se perdre au séjour du tonnerre.

Oh nature ! tu as fait des êtres muets et inanimés, qui subsistent pendant plusieurs siècles de suite, ou qui subsisteront même pendant le cours d'une révolution du monde, et l'être intelligent qui seul te comprend et te connoît, meurt presque

à l'instant de sa naissance? Il paroît et s'éclipse, Etre mortel, témoin de la vieillesse immortelle des astres qui l'éclairent aujourd'hui, et qui demain luiront sur sa tombe.

Mais je m'apperçois de m'être écarté peut-être trop loin de mon sujet, comme un voyageur de son chemin dans un pays diversifié par mille objets agréables, qui le font tourner à droite et à gauche, emporté par la curiosité et par le plaisir, et ne voulant que rien ne lui échappe.

Or tous les tems et tous les pays ont eu leurs heroïnes comme leurs héros. Que l'on remonte dans les siècles passés, et

l'on trouvera parmi les femmes de Lacédémone, qu'elles ne connoissoient d'autre parure que celle de l'ame; que l'éducation et l'exemple les mettoient à portée de la vertu la plus héroïque, que l'amour de la patrie faisoit taire dans leur coeur l'amour maternel. Elles alloient visiter sur le champ de bataille les cadavres de leur fils tués au service de la république, et régloient leur douleur selon les blessures honteuses ou honorables, dont ils se trouvoient couverts.

Une femme lacédémonienne pensoit plus en homme lorsqu'elle disoit à son fils boiteux d'une blessure glorieuse: *va, mon fils, tu ne saurois*

plus faire un pas, qui ne te fasse souvenir de ta valeur.

Les femmes de Lacédémone avoient deux trésors inépuisables : la modestie et la frugalité. Il faut convenir que ces qualités ont les mêmes charmes et le même empire sur les dames allemandes, angloises et italiennes, et jointes à beaucoup d'autres qu'elles possèdent dans le degré le plus éminent, se trouvent encore inférieures à des vertus qu'elles cultivent indépendamment du plus doux fruit qu'elles donnent, j'entends la réputation : une affabilité qui mérite d'autant plus de soumission et de respect, qu'elle en exige moins, et qu'elle semble en dispenser au mi-

lieu même de la prospérité la plus éblouissante.

Les femmes d'Athènes lapidèrent et massacrèrent la femme et les enfans du sénateur Licidas, qui leur conseilloit d'écouter les propositions du roi de Perse, et de l'appaiser par un tribut, ou par un hommage.

Darius, fils d'Hystaspe, un jour qu'il passoit à Sardes, ville de Lydie, apperçut une femme, qui en même tems filoit, portoit une cruche d'eau sur sa tête, et menoit un cheval. La nouveauté du spectacle frappa Darius, et lui fit naître la curiosité d'apprendre le pays de cette femme laborieuse. On lui dit qu'elle étoit péonienne, et sur l'idée avantageuse

qu'il se forma d'une nation où le sexe le plus foible et le plus délicat embrassoit à la fois tant de travaux différens, ordonna à Megabyse, qui commandoit pour lui dans la Thrace, d'envoyer en Asie des peuplades de Péoniennes. Le gouverneur sitôt qu'il les eut assujettis, exécuta l'ordre de son maître.

Parmi les femmes romaines, quoique j'en aie suffisamment démontré par l'exemple de Livie, je n'ajouterai ici que celui de *Arria* femme de *Petus Cecinna*, qui voyant son mari condamné à mort, pour avoir eu part à une conspiration contre l'empereur *Claudius*, prit un poignard, se l'enfonça dans le sein, et le pré-

sentant ensuite à *Petus*, lui dit: que ce n'étoit pas le coup qu'elle venoit de se donner qui lui causoit de la douleur, mais celui qu'il alloit se donner lui-même.

Que l'on remonte, dis-je, les siècles passés, que l'on parcoure le nôtre, et l'on trouvera un grand nombre de femmes illustres, qui se sont signalées par des traits extraordinaires et qui ont donné des exemples de courage et d'un mépris général pour la mort. Des Phocéennes, qui avant un combat où il s'agissoit de la destruction de leur ville, consentent à s'ensevelir dans les flammes, si la bataille est perdue, et couronnent de fleurs le premier qui a ouvert cet avis

dana le conseil; d'autres qui dans une ville assiégée, font rougir les hommes d'une capitulation indigne; d'autres qui dans une bataille, voyant fuir leur fils et leurs époux, courent au - devant d'eux, leur ferment le passage, et les forcent de retourner à la victoire ou à la mort; d'autres qui dans un siège volent au rempart, défendent leur ville, et repoussent une armée; Camma qui à l'autel s'empoisonne elle-même pour empoisonner l'assassin de son mari, et se tournant vers lui: *je n'ai vécu, dit-elle, que pour venger mon époux. Il l'est. Toi maintenant, au lieu d'un lit nuptial, ordonne qu'on te prépare un tombeau; enfin des femmes de la*

Gaule, qui dans une guerre civile se jettèrent entre les deux armées, séparèrent et réconcilièrent les combattans, et par là méritent d'être admises depuis aux délibérations publiques, et quelque fois d'être prises pour arbitres entre des nations.

Je pourrois citer en l'honneur des femmes spartiates une foule de mots qui annoncent le courage et la force. C'est chez ces héroïnes qu'on retrouve des ames toutes différentes de celles que nous connoissons; la nature immolée à la patrie; l'honneur mis avant la tendresse; le nom de citoyenne préféré au nom de mère; des larmes de joie sur le corps d'un fils percé de coups des mains

maternelles armées contre un fils coupable de lâcheté; des ordres de mourir envoyés à un fils soupçonné d'un crime; la douleur et la plainte regardées, ou comme une foiblesse ou comme un outrage; l'intrépidité jusque dans la servitude, et l'exemple d'une d'entr'elles, qui prisonnière et vendue comme esclave, interrogée: *que sais-tu? Etre libre,* répondit - elle; et à qui son maître ayant commandé une chose injurieuse, *tu ne me méritois pas,* et elle se laissa mourir.

Mais parmi les faits extraordinaires que l'on connoit peu, et dont l'héroïsme m'a jetté dans l'étonnement, est celui que je rapporterai

ici, et que je n'avois encore lu nulle part.

Je cite de mémoire, n'ayant pas la facilité de consulter l'ouvrage même. Après une navigation des plus longues, et des plus malheureuses, un vaisseau anglois manquant absolument de tout, se trouva dans une mer inconnue. La disette devint si extrême que la plus grande partie de l'équipage périt. Le reste s'attendoit au même sort, lorsqu'une dame angloise, à laquelle peut-être toute l'antiquité ni les âges futurs n'opposeroient rien d'égal en héroïsme, s'oubliant elle-même pour ne se souvenir que du malheur des autres, s'offrit à devenir leur victime. Elle

leur proposa de se désaltérer de son sang, et de se nourrir de sa chair, dans l'espérance qu'avec ce secours, ils pourroient peut-être découvrir la terre : cette proposition inouïe fut d'abord reçue avec horreur, mais après quelques délais, on accepte ses offres généreuses ; on ouvre ses veines, elle voit tranquillement toutes les personnes de l'équipage boire avec avidité son sang, et tandis que les forces de son corps s'affoiblisent, son ame semble en prendre de nouvelles, sans donner la moindre marque de foiblesse ; elle meurt en priant l'être suprême de se laisser attendrir sur le sort de ces infortunés. Sa chair qu'on se partagea, ra-

nima le reste de l'équipage, et lui donna le tems de gagner la terre. Pour sentir tout le sublime de cette action, il faut considérer, qu'elle n'a pu être l'effet du désespoir; car le désespoir n'est jamais bienfaisant; son caractère au contraire, est d'être furieux et aveugle. Ce n'est point l'amitié pour quelques-uns de ses compagnons qui a porté cette héroïne à ce dévouement généreux. Une disette absolue dans un vaisseau est ordinairement accompagnée de murmures, de reproches, de querelles, et de tout ce que la discorde a de plus affreux. Ceux qui composent un équipage, entassés les uns sur les autres, en devenant malheureux,

deviennent toujours ennemis. D'ailleurs la faim, quand elle est extrême, ne donne du courage que pour saisir tout ce qui peut l'appaiser. La foiblesse et l'abattement qu'elle communique au corps, en émoussent le courage, et fortifient le désir de la vie. Ce n'est encore ni la vanité ni le désir de s'illustrer, qui ait pu animer cette Angloise. Combien auroit été foible l'espérance de s'acquérir de la gloire et de la célébrité par le moyen de ces personnes dont la conservation étoit si incertaine? Ce sacrifice inouï n'a donc pu être inspiré que par une vertu qui est presque sans exemple. Ce fait prouve contre tous les philosophes,

que (comme j'ai dit ci-dessus) les
ames n'ont point de sexe, et que la
volonté humaine n'est pas nécessaire-
ment entraînée vers le plaisir; que
dans les deux sexes également, elle
est libre et indépendante, et qu'usant
de ses facultés et de ses forces, elle
peut, quand il lui plaît, préférer la
douleur à la volupté et les privations
à la jouissance. Or cette activité
intrinsèque, cette énergie qu'a l'es-
prit pour se déterminer à son gré,
en est une preuve sensible.

A ces qualités généreuses et héroï-
ques, par lesquelles il semble que
les femmes se soient élevées au-des-
sus d'elles-mêmes, j'en joindrai de
plus douces, et qui tiennent de plus

près au charme comme au mérite naturel de leur sexe.

Je louerai les femmes d'une isle de l'Archipel, où en sept cent ans, on ne peut citer un exemple, ni d'une foiblesse dans une jeune personne, ni d'adultère dans une femme: et les jeunes Milésiennes dont je citerai un trait qui mérite l'attention d'un philosophe. Elles se donnoient la mort en foule, sans doute dans cet âge où la nature faisant naître des desirs inquiets et vagues, ébranle fortement l'imagination, et où l'ame étonnée de ses nouveaux besoins, sent succéder la mélancolie au calme et aux jeux de l'enfance. Rien ne pouvoit arrêter les suicides. On fit
une

une loi qui condamnoit la première qui se tueroit, à être portée nue et exposée dans la place publique. Ces jeunes filles bravoient la mort. Aucune n'osa braver la honte après la mort même, et les suicides cessèrent.

A ces mœurs austères, les femmes romaines joignirent un amour de la patrie, qui parut dans des occasions éclatantes. Au tems de Coriolan, elles sauvèrent Rome. Ce grand homme irrité ayant bravé le sénat et les prêtres, et insensible à l'orgueil même de pardonner, ne put résister au pouvoir des femmes qui l'imploroient. Le sénat les remercia par un décret public, ordonna aux hommes

de leur céder par-tout le pas, fit élever un autel sur le lieu où la mère avoit fléchi son fils, et la femme son epoux, et permit à toutes les femmes de mettre un ornement de plus à leur coëffure. Au tems de Brennus, elles sauvèrent Rome une seconde fois, en donnant tout leur or pour la rançon de la ville. A cette époque, le sénat leur accorda l'honneur d'être louées sur la tribune, comme les magistrats et les guerriers. Après la bataille de Cannes, tems où Rome n'avoit plus d'autres trésors que les vertus de ses citoyens, elles sacrifièrent de même leurs pierres et leurs richesses. Un nouveau décret recompensa leur zèle.

On a vu presque dans chaque siècle des femmes qui ont joint l'empire de l'esprit à celui de la beauté, et je suis persuadé que les graces qui leur sont naturelles, n'empêchent point qu'elles ne puissent avoir l'étendue et la profondeur de l'esprit. Si ces exemples sont rares, c'est qu'elles ne sont jamais ce qu'elles pourroient être : trop sûres de gouverner les hommes par le sentiment, elles dédaignent de les gouverner encore par les lumières. Heureusement elles commencent à sentir un peu leur avantage, et si nous étions assez équitables pour leur rendre toute la justice qui leur est due, il faudroit convenir, d'après le temoignage des historiens les plus

authentiques, qu'il y a eu dans tous les siècles des femmes très-célèbres; et ce seroit porter l'envie trop loin que de leur refuser les louanges qu'elles méritent. Telles furent, pour exemple Didon, reine de Carthage, Lucrece de Rome, les Sibylles, Théana, femme de Pythagore, et Dama sa fille, Sapho la Muse, Hortensia, qui sur la tribune défendit avec intrépidité la cause des femmes; et eut la gloire d'avoir donné dans le même jour un exemple de courage aux hommes, un modèle d'éloquence aux femmes, et une leçon d'humanité aux tyrans; Pauline femme de Sénecque, qui se fit ouvrir les veines avec lui, et forcée à vivre, pen-

dant le peu d'années qu'elle survécut, porta sur son visage, dit Tacite, l'honorable pâleur qui attestoit qu'une partie de son sang avoit coulé avec le sang de son époux; Agrippine, femme de Germanicus, altière et sensible, qui jeune encore s'ensévelt dans la retraite, et sans laisser jamais, ni fléchir sa hauteur sous Tibère, ni corrompre ses mœurs par son siècle, aussi implacable envers son tyran que fidelle à son époux, passa sa vie à pleurer l'un et à détester l'autre; Eponine si célèbre, que Vespasien auroit dû admirer, et qu'il fit si lâchement mourir. Passerai-je sous silence de très-belles femmes de l'isle de Chipre, qui étant

menées prisonnières à Selim, pour être enfermées au sérail, l'une d'elles, préférant la mort, conçut le projet de mettre le feu aux poudres, et après l'avoir communiqué aux autres, l'exécuta; et l'année suivante Chipre étant assiégée par les Turcs, les femmes coururent en foule se mêler aux soldats, et combattant sur la brèche, contribuèrent à sauver leur patrie; le sexe fort ne devoit-il pas encore être étonné d'admiration, si sous Mahomet II, une fille de l'isle de Lemnos, armée du bouclier et de l'épée de son père, qui étoit mort en combattant, arrêta les Turcs, qui déjà forçoient une porte, et les chassa jusque sur le rivage; si

en Hongrie les femmes se signalèrent dans un grand nombre de sièges et de batailles contre les Turcs, et une femme de Transilvanie entr'autres, qui dans différens combats avoit tué de sa main dix janissaires; si enfin dans les deux sièges célèbres, et de Rhodès, et de Malthe, les femmes secondant par-tout le zèle des chevaliers, montrèrent par-tout la plus grande force, non seulement cette force d'impétuosité et d'un moment qui affronte la mort; mais le courage lent et pénible, qui supporte les travaux et les fatigues de tous les instans. Je supprime ici une infinité d'autres d'Orient et d'Occident, fameuses par leurs vertus,

par leur savoir, et par leur valeur dans la guerre. Croira-t-on que ce soit faute d'exemples modernes que je n'en cite que d'anciens?

De tout cela ensemble, il seroit bien hardi de vouloir décider jusqu'où la nature des deux sexes paroît susceptible de courage: mais ce mot de courage est vague, et pour en fixer l'idée, il en faudroit distinguer de différentes espèces. On connoit la distinction de courage d'esprit, et de courage physique: mais ces deux genres se subdivisent encore. Ainsi dans le courage d'esprit, on trouve un courage de principes, qui fait braver l'opinion; un courage de volonté, qui donne de

l'énergie à l'ame, et l'empêche d'être gouvernée; un courage de constance, qui supporte l'idée des longs travaux et les travaux même; un courage de sang froid, qui dans les circonstances délicates voit tout, et voit bien: et dans le courage physique, un courage contre les périls, soit celui d'audace qui affronte, soit celui d'intrépidité qui attend; un courage d'habitude, qui est de tous les jours, et s'applique à tous les objets; et ce courage d'enthousiasme, qui est comme la fièvre d'une ame ardente, qui naît et s'éteint, et fait braver dans un tems ce qu'on eût redouté dans un autre.

Je laisse à mes Lecteurs à faire l'application de ces détails; mais ce

qu'on doit remarquer, c'est que de tous les genres de courage, celui que les femmes ont le plus, est celui de la douleur, ce qui vient sans doute de la foule des maux auxquels les a soumis la nature. Sans cesse environnées de douleurs et de craintes, les femmes partagent tous nos maux, et se voient encore assujetties à des maux qui ne sont que pour elles. Elles ne peuvent donner la vie, sans s'exposer à la perdre; chaque révolution qu'elles éprouvent, altère leur santé et menace leurs jours; des maladies cruelles attaquent leur beauté, et quand elles échappent à ce fléau, le tems qui la détruit, leur enlève tous les jours une

partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent plus attendre de protection que des droits humiliants de la pitié, ou de la voix si foible de la reconnoissance. En Asie l'excès de l'oppression naît de l'excès de l'amour même. La Turquie, la Perse, le Mogol, le Japon et le vaste empire de la Chine, tout est couvert de ces prisons où la beauté esclave attend les caprices d'un maître. Là des multitudes de femmes rassemblées n'ont des sens et une volonté que pour un homme. Leurs triomphes ne sont que d'un moment. Là elles sont obligées de payer leur servitude même par l'amour le plus tendre, ou, ce qui est plus affreux,

par l'image de l'amour qu'elles n'ont pas. Là le plus humiliant despotisme les soumet à des monstres qui n'étant d'aucun sexe, les deshonnorent tous deux. Là enfin leur éducation ne tend qu'à les avilir; leurs vertus sont forcées; leurs plaisirs mêmes tristes et involontaires; et après une existence de quelques années, leur vieillesse est longue et affreuse. Quoiqu'il en soit, elles aimeroient cent fois mieux souffrir que déplaire, et braveront bien plutôt la douleur que l'opinion.

On a vu aussi dans les dangers des exemples d'un courage extraordinaire chez les femmes. Mais c'est toutes les fois qu'une grande passion

ou une idée qui les remue vivement, les enlève à elles-mêmes. Alors leur imagination qui s'enflamme, leur fait vaincre leur imagination même; et leur sensibilité ardente, portée toute vers un objet, étouffe les petites sensibilités d'habitude, d'où naît la crainte, et qui produisent la foiblesse. Elles ont dans ces secousses une force qui brave tout et va plus loin qu'une force habituelle, qui par sa continuité même a moins de ressort, et doit être moins voisine de l'excès.

On sait que ce fut l'esprit de chevalerie qui donna naissance à une multitude innombrable d'ouvrages en l'honneur et à l'éloge des fem-

mes; on n'écrivoit, on ne pensoit que pour elles. Souvent le même homme étoit poëte et guerrier, tour à tour il chantoit sur sa lyre, et combattoit avec sa lance pour la beauté qu'il adoroit. Dans les cours, dans les lices, aux combats, aux tournois, tout se rapportoit aux femmes. Chaque chevalier, en se vouant aux périls, se soumit aux loix d'une souveraine. C'étoit pour elle qu'il attaquoit, qu'il défendoit, qu'il forçoit des châteaux ou des villes; c'étoit pour l'honorer qu'il versoit son sang. L'Europe entière devint une lice immense, où des guerriers ornés des rubans et des chiffres de leurs maîtresses, combattoient en champ-clos

pour mériter de plaire à la beauté. Alors la fidélité se mêloit au courage; l'amour étoit inséparable de l'honneur. Les femmes fières de leur empire, et le tenant des mains de la vertu, s'honoroient des grandes actions de leurs amans, et partageoient les passions nobles qu'elles inspiroient. Un choix honteux les eût flétries. Le sentiment ne se présentoit qu'avec la gloire: et par-tout les mœurs respiroient je ne sais quoi de fier, d'héroïque et de tendre; jamais peut-être la beauté n'exerça une empire si puissant et si doux: un empire qui changeoit les hommes en héros, et inspiroit aux femmes une fierté qui ne nuit point à la vertu.

Les tems et les mœurs de la chevalerie, en mettant à la mode les grandes entreprises, les aventures et je ne sais quel excès d'héroïsme; inspirèrent le même goût aux femmes. On les vit donc alors dans les armées et sous les tentes. Elles quitoient les inclinations douces et tendres de leur sexe, pour le courage et les occupations du nôtre. On en vit dans les croisades, animées du double enthousiasme de la religion et de la valeur, gagner des indulgences sur les champs de bataille, et mourir les armes à la main à côté de leurs amans, ou de leurs époux. En Europe des femmes attaquèrent et défendirent des places. Telle fut la
cèle-

célèbre Jeanne de Montfort, disputant son duché de Bretagne, et combattant elle-même. Telle fut encore Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, et femme d'Henri VI, active et intrépide, général et soldat dont le génie soutint long-tems un mari foible, qui le fit vaincre, le remplaça sur le trône, brisa deux fois ses fers, et opprimée par la fortune et des rebelles, ne céda qu'après avoir livré en personne douze batailles.

Lorsque le règne de la chevalerie commença à s'éteindre dans l'Europe, il laissa une teinte de galanterie romanesque dans les mœurs, qui de-là passa aux ouvrages d'imagination.

Plusieurs femmes qui avoient disputé aux hommes le mérite de la valeur, voulurent, pour assurer en tout, si non la supériorité, du moins l'égalité de leur sexe, prouver qu'elles avoient autant d'esprit que de courage, et assujettir encore par les talens ceux qu'elles dominoient par la beauté. On a donc vu des femmes prêcher et se mêler de controverse; des femmes soutenir publiquement des thèses; des femmes remplir des chaires de philosophie et de droit; des femmes haranguer en latin devant des Papes; des femmes écrire en Grec et étudier l'Hébreu; des religieuses poètes; des femmes du grand monde théologien-

nes; et ce qui arriva plus d'une fois, de jeunes filles qui avoient étudié l'éloquence, et qui avec le visage le plus doux, et la voix du monde la plus touchante, s'en aller pathétiquement exhorter le S. Père et les rois à déclarer la guerre aux Turcs. C'est un spectacle singulier de voir dans presque toutes les isles de l'Archipel, les descendantes de ces Grecs si fameux, et par une révolution de quinze siècles devenues chrétiennes et sujettes à la république de Venise, combattre dans leurs isle et sur les bords de la mer, pour repousser des conquérans Tartares, qui apportotent dans le pays d'Homère et de Platon, la religion d'un prophète arabe.

Les femmes hongroises aux prises avec ces mêmes Tartares ne présentent pas un spectacle moins singulier. On ne peut douter que ce ne fut le double sentiment de la religion et de l'honneur qui leur éleva ainsi le courage : car ce sont les deux ressorts, qui dans tous les tems ont produit les actions les plus extraordinaires chez les femmes.

Tandis qu'elles combattoient ainsi dans la Grèce, dans la Hongrie et dans les isles de la Méditerranée, les lettres et les arts renaissoient en Italie, et cette époque apporta un nouveau changement dans les idées et les travaux des femmes célèbres. Si dans cette époque les femmes

vouloient dérober toutes les connoissances des hommes, les hommes de tous côtés s'empressoient par des panegyriques à rendre des hommages aux femmes. C'étoit la suite de l'esprit général, qui portoit la galanterie dans les lettres, comme il l'avoit porté dans les armes. L'Italie fut sur-tout inondée d'une foule de livres sur le mérite des femmes en général. On éleva l'importante question de l'égalité ou de la prééminence des sexes. Et pendant cent cinquante ans on vit une espèce de conspiration d'écrivains pour assurer la supériorité aux femmes.

En effet, s'agit-il de talens et d'esprit où l'imagination joue le pre-

mier rôle, on a observé que celle des femmes a je ne sais quoi de singulier et d'extraordinaire. Tout les frappe; tout se peint en elles avec vivacité. Leurs sens mobiles parcourent tous les objets et en emportent l'image. Des forces inconnues, des liens secrets transmettent rapidement à elles toutes les impressions. Le monde réel ne leur suffit pas; elles aiment à se créer un monde imaginaire. Leur ame s'exalte, et leur esprit est toujours plus près de l'enthousiasme. De - là il s'en suit que dans les ouvrages de goût et d'agrément les femmes réussissent mieux que nous, sur tout dans ceux dont le sentiment et la tendresse doivent

être l'ame. Descartes les jugeoit plus propres que nous à la philosophie, et une princesse malheureuse a été son plus illustre disciple. Cependant le seul tort que je reprocherois au citoyen de Genève, c'est d'avoir avancé dans une note de sa lettre sur les spectacles, qu'elles ne sont jamais capables des ouvrages qu'il faut écrire avec de l'ame ou de la passion. Qu'il leur refuse, s'il le veut, ces vains talens littéraires, qui loin de les faire aimer des hommes, les mettent en lutte avec eux; qu'il leur refuse cette puissante force de tête, cette profonde faculté d'attention, qui anéantit tous les objets pour n'en voir qu'un et le voir tout entier, qui

d'une seule idée en fait sortir une foule, toutes enchaînées à la première, ou d'un grand nombre d'idées éparses extrait une idée primitive et vaste qui les rassemble toutes; la faiblesse naturelle de leurs organes, d'où résulte la beauté, s'y oppose, et leur cœur trop souvent occupé par leurs sentimens et par leur malheur, s'empare sans cesse de leur pensée, et ne la laisse pas fixer sur des méditations étrangères à leur idée dominante; mais qu'il ne les accuse pas de ne pouvoir écrire que froidement, de ne savoir pas même peindre l'amour. C'est par l'ame, l'ame seule, qu'elles se sont distinguées; c'est elle qui donne du mouvement à leur

esprit; c'est elle qui leur fait trouver quelque charme dans une destinée dont les sentimens sont les seuls événemens, et les affections les seuls intérêts; c'est elle qui les identifie au sort de ce qu'elles aiment, et leur compose un bonheur dont l'unique source est la félicité des objets de leur tendresse; c'est elle enfin qui leur tient lieu d'instruction et d'expérience, et les rend dignes de sentir ce qui fait l'éloge de leur cœur. Sapho seule entre toutes les femmes, dit Rousseau, a su faire parler l'amour. Ah! quand elles rougiroient d'employer ce langage brûlant, signe d'un délire insensé plutôt que d'une passion profonde, elles sauroient du

moins exprimer ce qu'elles éprouvent; et cet abandon sublime, cette mélancolique douleur, ces sentimens tout-puissans, qui les font vivre et mourir, porteroient peut-être plus avant l'émotion dans le cœur des lecteurs, que tous les transports nés de l'imagination exaltée des poètes ou des amans.

De toutes les passions, l'amour, sans contredit, est celle que les femmes sentent et expriment le mieux. Elles n'éprouvent les autres que faiblement et par contrecoup: celle-là leur appartient; elle est le charme et l'intérêt de leur vie; elle est leur ame. Mais obligées par leur devoir, par la réserve de leur sexe, par le

désir d'une certaine grace qui adoucit tout, à cacher toujours une partie de leurs sentimens; ces sentimens toujours contraints s'affoiblessent chez-elles peu à peu, et ont moins d'énergie que ceux des hommes, qui toujours audacieux et extrêmes avec impunité, donnent à leurs passions le degré d'accent qu'ils veulent et les fortifient encore en les développant. Une contrainte passagère allume les passions; une contrainte durable les amortit ou les éteint. Cependant les femmes occupées sans cesse à observer, par le double intérêt d'étendre et de conserver leur empire, doivent parfaitement connoître les hommes. Elles savent démêler tous les

plis de l'amour-propre, les foibles-
ses secrettes, les fausses modesties
et les fausses grandeurs, ce qu'un
homme est et ce qu'il voudroit être,
les qualités qu'il montre par l'effort
même de les cacher, son estime
marquée dans ses satyres, et par ses
satyres même. Elles savent connoi-
tre et distinguer les caractères, l'or-
gueil calme et qui jouit naïvement
de lui-même, l'orgueil impétueux
et ardent qui s'irrite, la sensibilité
vaine, la sensibilité tendre, la sen-
sibilité brûlante sous des dehors
froids, la légèreté de prétention, et
celle qui est dans l'ame, la défiance
qui naît du caractère, celle de la mé-
chanceté, celle du malheur, celle de

l'esprit, enfin tous les sentimens et toutes leurs nuances. Comme elles mettent un très-grand prix à l'opinion, elles doivent beaucoup réfléchir sur ce qui la fait naître, la détruit ou la confirme. Elles savent comment on la dirige sans paroître s'en occuper, comment on peut faire illusion sur cet art même, quand une fois il est connu; quel est le prix qu'y mettent tous ceux avec qui elles vivent, et jusqu'à quel point on peut s'en servir pour les gouverner. Dans les affaires elles connoissent les grands effets que produisent de petites passions, et les plus petits ressorts qui sont quelque fois les grands moyens. Elles ont l'art d'imposer

aux unes, en faisant voir qu'on les connoît, d'éloigner les autres en se montrant très-loin même de les soupçonner. Elles savent enchaîner par des éloges qu'on mérite; elles savent faire rougir en donnant des éloges qu'on ne mérite pas. Ce sont toutes ces connoissances si fines qui servent aux femmes de lisières pour conduire les hommes. La société est pour elles comme un clavecin dont elles connoissent les touches; elles ont deviné d'avance le son que chacune doit rendre. Mais les hommes impétueux et libres, suppléant à l'adresse par la force, et par conséquent ayant moins d'intérêt d'observer, entraînés d'ailleurs par le besoin

continuel d'agir, ont difficilement cette foule de petites connoissances morales, dont l'application est de tous les instans; leurs calculs pour la société, doivent donc être à la fois moins rapides et moins sûrs. Par conséquent l'art de chercher les petits ceins dans le grand homme, comme celui de démêler un grand homme souvent dans celui qui n'est rien encore, appartient aux femmes, que la nature a fait naître hors de la classe ordinaire; nous en avons vu qui n'existoient point pour tout ce qui est médiocre; nous en avons vu qui ont régné avec éclat: Christine en Suède, Isabelle de Castille en Espagne, Elisabeth en Angletterre,

Cathérine II en Russie, Marie-Thérèse en Allemagne. Nous avons vu cette reine si fameuse à tant de titres, dans la guerre de 1741 défendre l'empire avec autant de génie que de courage. Nous avons vu encore dans la même époque l'empire Ottoman ébranlé par une femme.

J'observerai maintenant, que le pouvoir des femmes qui gouvernent, même arbitraire, n'est presque jamais cruel. D'abord l'expérience et l'histoire nous apprennent qu'elles ont plutôt un despotisme de fantaisies que d'oppression. Le trône même ne peut les guérir de leur sensibilité. Elles portent dans leur ame le contre-poids de leur puissance.

Après

Après avoir comparé les deux sexes par les talens, nous allons les comparer par les vertus de sensibilité. Lequel des deux sexes est plus attaché aux devoirs même d'où naît la fidélité des époux? lequel pour les violer a plus d'obstacles à vaincre? lequel est mieux défendu par son éducation, par sa réserve, par cette pudeur qui repousse même ce qu'elle désire, et quelquefois dispute à l'amour ses droits les plus tendres? Que l'on calcule le pouvoir que la nature donne au premier penchant, et aux premiers nœuds, dans un cœur né sensible, et à qui jusqu'à présent il a été défendu d'aimer. Que l'on calcule la force de

l'opinion même qui régne avec tant d'empire sur l'un des deux sexes, et qui tyran bizarre, pour les mêmes foiblesses applaudit souvent l'un, tandis qu'il flétrit l'autre. La nature attentive pour conserver les mœurs des femmes, a pris soin elle-même de les environner des barrières les plus douces. Elle a rendu pour elles le vice plus pénible, la fidélité plus touchante. Non, et il faut l'avouer, ce n'est presque jamais par elles que commence le désordre des familles; et dans les siècles même où elles corrompent, elles ont été auparavant corrompues par leur siècle.

Peut-être même que dans les premiers tems, les hommes ne con-

noissoient d'autres vertus que celles qui naissent de l'amour. L'amour peut donner toutes celles que la religion et la morale prescrivent. L'origine est moins céleste ; mais il seroit possible de s'y méprendre : quand l'objet de son culte est vertueux, bientôt ou le devient soi-même, un suffit pour qu'il y en ait deux. On est vertueux quand on aime ce qu'on doit aimer, involontairement on fait ce que le devoir ordonne : enfin cet abandon de soi-même, ce mépris pour tout ce que la vanité fait rechercher, prépare l'ame à la vertu ; lorsque l'amour sera éteint, elle y régnera seule : quand on s'est accoutumé à ne mettre de valeur à soi

qu'à cause d'un autre, quand on s'est une fois entièrement détaché de soi, on ne peut plus s'y reprendre, et la pitié succède à l'amour. C'est là l'histoire la plus vraisemblable du cœur.

Après l'amour vient la bienfaisance, et cette compassion qui unit l'ame aux malheureux. On n'ignore point, que c'est là sur-tout le partage des femmes. Tout les dispose à l'attendrissement de la pitié. Leur cœur est toujours disposé à s'attendrir: il est comme ces cordes tendues, qu'un souffle fait résonner. L'image des douleurs et des chagrins affecte plus profondément leur ame, que leur propre sensibilité tour-

mente. Elles doivent donc être plus
empressées à secourir. Elles ont sur-
tout cette sensibilité d'instinct, qui
agit avant de raisonner, et a déjà se-
coursu quand l'homme délibère.
Leur bienfaisance en est moins éclai-
rée peut-être, mais plus active.
Elle est aussi plus circonspecte et
plus tendre. Quelle femme a ja-
mais manqué de respect au malheur ?
De-là cette douceur qui rend le ca-
ractère plus souple, et donne aux
manières un charme qui attire; l'in-
dulgence qui pardonne les défauts,
lors même qu'on n'a pas de pardon
pour soi; l'art de ne point voir les
foiblesses qui se montrent, et de
garder le secret à celles qui se ca-

chent; l'art de déguiser ses propres avantages, quand ils humilient ceux qui ne les ont pas; l'art de ne tyranniser, ni les volontés, ni les désirs, et de ne point abuser de la foiblesse même, qui en obéissant s'indigne; et la complaisance qui adopte les idées qu'elle n'a point eues; et la prévenance qui devine les craintes et encourage les pensées; et la franchise qui inspire une si douce confiance; et toute cette politesse enfin, qui peut-être n'est pas la vertu, mais qui en est quelque fois l'heureux mensonge, qui donne des règles à l'amour-propre, et fait que l'orgueil à chaque instant passe à côté de l'orgueil sans le heurter.

Je viens maintenant à discuter un objet qui est de la plus grande importance pour le bonheur des deux sexes. Nos usages retiennent les jeunes filles dans les couvens pour qu'elles puissent s'éloigner des mariages de convenance, et que par-là elles ne soient point dispensées de ressembler aux héroïnes parfaites; ainsi elles ne dépendent jamais d'elles; car tout ce qui les environne s'occupe à défendre leur cœur d'impressions sensibles; la vertu, et souvent aussi l'ambition de leurs parens, veillent sur elles; rien pourtant n'est plus monstrueux que de marier ensemble des êtres d'une nature opposée. Les hommes mêmes, bizarres

dans leurs principes, attendent qu'elles soient mariées pour leur parler d'amour, et à leur flétrir le cœur par des froides plaisanteries sur tout ce qu'elles avoient appris à respecter, lors même que le sentiment ne leur prêtoit point de charmes. Pourquoi cela? Parceque les jeunes gens sont jetés dans le monde, et n'y sont point conduits; pressés de jouir de la liberté, qu'on leur donne, des biens que leur imagination exagère, des plaisirs dont la nature s'embellit, ils profitent de leurs avantages, cèdent au tumulte flatteur de leurs sens, se livrent à la volupté qui les appelle. Dans un âge où les désirs ont toute l'impétuosité des passions,

on n'entend point la voix de la sagesse; la magnificence séduit la vanité; on dérange sa fortune; les ridicules sont plus craints que les vices; on s'en défend au péril de sa vie; et l'amour que l'on croit sentir, excuse toutes les fautes qu'il fait commettre: on trompe les femmes, ses amis et soi-même; la raison se fait entendre enfin; les réflexions succèdent au délire; et souvent ce sont toutes ces mauvaises têtes qui deviennent les bonnes; car il n'est point de vice, qui ne puisse conduire à quelque vertu; la vengeance donne souvent la bravoure; la colère produit l'intrépidité; l'envie l'émulation; par un retour secret sur

soi-même, la cruauté fait naître la compassion; la satiété rend délicat; la fausseté produit la politesse; la folie, la gaité; la prodigalité, la bienfaisance: il n'y a je crois que l'avarice ou l'égoïsme qui ne conduisent à rien; car l'insensibilité même, qui paroît un défaut dans la nature, donne ce que nous admirons le plus, la force d'esprit, comme ce que l'on appelle fierté de caractère, dignité de maintien, se répand nécessairement sur les procédés, sur les actions, et constate enfin la grandeur de l'ame, la noblesse de la naissance. Or, je le répète, il n'y a que l'avarice ou l'égoïsme, qui ne conduisent à rien; car l'égoïsme est un

amour de soi qui exclut tout amour pour les autres. Il diffère de l'amour-propre, en ce que celui-ci nous porte à nous aimer plus que personne, mais non pas à nous aimer seuls. Tous les hommes ont de l'amour-propre : beaucoup sont égoïstes.

L'égoïste n'est pas un scélérat, et l'on a manqué ce caractère sur la scène, quand on l'a peint comme tel. Il a ce qu'il lui faut de probité pour ne pas se deshonorar parmi les hommes. Il ne volera pas le bien d'autrui ; il pourra payer ses dettes : mais il ne fera pas grace à un débiteur honnête et malheureux. Son cœur ne s'attendrira point sur le sort d'un infortuné.

Si vous lui demandez conseil dans une chose ou son intérêt ne croise pas le vôtre, il pourra vous le donner de bonne foi. Si vous le pressez de faire quelque démarche en votre faveur, il s'y prêtera avec plus de peine. Si elles compromettent un crédit qu'il veut ménager pour lui-même, quelque liaison que vous ayez ensemble, il se gardera bien de solliciter pour vous, et se sauvera par des prétextes.

Ce caractère n'est pas circonscrit dans un certain nombre d'actions particulières, comme celui de l'avare, du menteur, du jaloux, mais il embrasse toute l'habitude de la vie. Porté à l'excès, il produit des

vices qui sont en horreur parmi les hommes, l'avarice, la fausseté, la perfidie; mais alors il cesse d'être l'égoïsme et prend le nom de ces vices: il dispose à les avoir, mais il ne les suppose pas encore. Tant qu'il n'est qu'égoïsme il excite plus l'aversion que l'indignation: il ne se présente pas sous des couleurs affreuses, mais il est opposé à la plus belle des vertus, la générosité.

Tout homme qui n'a pas l'ame sensible est nécessairement égoïste: de-là, plus on vieillit, plus on le devient. Les femmes le sont beaucoup moins que les hommes, et ceux qui cultivent les beaux-arts, pour lesquels on a tant besoin d'ima-

gination et de sensibilité, doivent l'être moins que les autres.

Ce caractère prend des formes différentes, selon les différentes passions auxquelles il peut s'allier, et les diverses positions dans lesquelles l'égoïste se trouve. Ainsi l'égoïste peut être avare ou prodigue, actif ou paresseux, ambitieux au modéré, marié ou garçon, vieux ou jeune, financier, magistrat, homme de cour, d'église ou d'épée, et sous ces différens rapports, il offre des traits différens à saisir.

L'égoïste ne haït point les hommes; ils lui sont indifférens. S'il a été bien élevé, il aura de la politesse; mais sa politesse sera froide,

et n'exprimera point la bonté. S'il est prudent, il penchera vers une économie sévère, mais non vers une avarice sordide. Il ne se refusera aucune jouissance, aucune commodité, mais avec le moins de dépense possible; et si dans la jeunesse, l'étourderie naturelle à cet âge l'avoit rendu prodigue, il se corrigeroit de bonne heure.

L'égoïste est naturellement porté au repos; qui n'aime que soi, n'étend pas loin la sphère de son activité, mais le repos de l'égoïste ne ressemble pas à celui du philosophe, qui n'est pas perdu pour l'humanité. Le philosophe ne recherche point à la vérité, les dignités et les titres, et

moins encore les honneurs obscurs des places subalternes, dont s'enorgueillit une ambition vulgaire. Il lui faudroit des places où il put faire des grands biens aux hommes; et il est rare qu'il y parvienne, plus rare encore qu'il puisse s'y maintenir. Il se consacre donc au repos par raison, l'égoïste par paresse et par indifférence.

Comme il n'a aucune élévation dans l'ame, s'il est le maître de choisir sa carrière, il préférera celle des richesses à celle des honneurs; parce que les richesses procurent des jouissances plus directes et plus personnelles; d'ailleurs l'ambitieux vit de l'opinion des hommes, l'égoïste ne songe guère à eux.

La

La beauté peut faire d'assez fortes impressions sur ses sens, mais peu sur son cœur. Il ne trouvera de bon dans l'amour que le physique; mais cette opinion n'aura chez lui rien de philosophique. L'amour sera pour lui un besoin, non une passion: il en connoîtra les plaisirs, il n'en connoîtra point les larmes, qui sont pourtant aussi des plaisirs; car l'égoïste peut rire, mais il ne pleure jamais. Enfin s'il est courtisan, il ne dira jamais la vérité à son maître, même lorsque celui-ci seroit disposé à l'entendre.

Or il résulte ici et par tout ailleurs, que l'intérêt est un des plus grands mobiles des sentimens des

hommes en général. La beauté les touche, mais elle ne leur donne que des désirs. Voilà l'effet des principes qu'ils ont établis entre eux. Les femmes ne leur paroissent que des objets d'amusement; et tandis que nous leur causons les plus grands malheurs, nous croyons être heureux. Sans cesse accusées, attaquées, et obligées de se défendre, où veut-on qu'elles prennent des forces? il faudroit au moins que la loi fut égale, pour qu'elles n'eussent plus de reproche à faire aux hommes du ridicule honneur qu'ils ont imaginé. Car enfin, s'il est honteux d'accorder, ce doit être un crime de demander.

On dit souvent que les femmes ont toujours le cœur froid quand elles ont beaucoup d'esprit; c'est que bien des hommes ignorent que la raison ne nuit au sentiment que parce qu'elle sait apprécier les objets qui lui sont offerts; et qu'enfin si l'on aime peu, c'est que l'on voit trop bien; mais celui qui mériterait la tendresse d'une ame éclairée, seroit sûrement le plus heureux des hommes. Or, en attendant que cet être privilégié paroisse, les femmes peuvent se convaincre aisément, qu'il n'est point d'amans plus aimables que ceux qu'elles ne rendent point heureux.

Si la nature leur avoit donné le pouvoir de lire dans les ames, elles

ne seroient point obligées de juger des sentimens par la marche lente et incertaine des actions. Elles verroient du premier coup d'œil ceux où le bonheur fuit avec les vertus; ceux qui ne pouvant régler leur esprit, elles ne changeront point leur cœur; ceux, qui au milieu des richesses sont dévorés de la soif de les accumuler, ou tourmentés de l'inquiétude de les perdre. Que peu d'hommes en savent jouir! il semble que la nature y ait attaché je ne sais quel poison, presque toujours funeste au repos de ceux qui les possèdent; car les uns se ruinent sans se procurer de vrais plaisirs; les autres s'enrichissent sans choisir les moyens;

ils ont un faste mal entendu et sans grandeur ; ils courent après les femmes, les méprisent, en sont méprisés, n'aiment rien en disant qu'ils aiment tout ; ils n'ont que des fantaisies, point de désirs. Or je plains le beau - sexe, si l'art de jouir n'est pas à la portée de tous les hommes ; car parmi ceux même qui ne cherchent qu'à s'étourdir, il n'en est que trop qui ne réussissent pas. Quelques philosophes de nos jours leur ont dit qu'il n'y a ni vice ni vertu : dans ce triste aveuglement ils ne cherchent point à s'éclaircir par des lumières plus sûres ; cependant ils lisent, ils sont instruits, si c'est l'être que de ne savoir précisément que

ce qu'il vaudroit mieux ignorer. Je ne prétends pourtant pas de confondre tous les hommes parmi quelques uns dont la valeur bienfaisante protège la foiblesse au lieu de s'en prévaloir.

Pourquoi les siècles éclairés ne sont pas moins corrompus que les autres? c'est que la lumière y est trop inégalement répandue; qu'elle est resserrée et concentrée dans un trop petit nombre d'esprits; que les rayons qui en échappent dans le peuple ont assez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait et l'avantage du vice, et non pour leur en faire voir le danger et l'horreur: le grand défaut dans ce siècle philoso-

phe est de ne l'être pas encore assez. Mais quand la lumière sera plus libre de se répandre, plus étendue et plus égale, nous en sentirons alors les effets bienfaisans. Nous cesserons de tenir les femmes sous le joug de l'ignorance et de l'esclavage. L'amour sera pour lors entre les deux sexes ce que l'amitié la plus douce et la plus vraie est entre les hommes vertueux; ou plutôt ce sera un sentiment plus délicieux encore, le complément et la perfection de l'amitié; sentiment, qui dans l'intention de la nature, devoit nous rendre heureux, et que pour notre malheur, nous avons su altérer et corrompre. Celui qui passe sa vie

à ne rien faire, et celui qui travaille beaucoup à faire des riens, se disent également philosophes, et le sont en effet autant l'un que l'autre; celui même dont les mœurs sont un objet de scandale, profane ce nom en se l'attribuant.

La philosophie que communément dans le monde on loue ou blâme sans la connoître, n'est ni une discipline sévère, qui nous arrache aux plaisirs, ni un système de libertinage qui nous livre à toutes sortes de vices; au contraire, c'est la recherche de la sagesse; et la sagesse est-elle autre chose que la connoissance du véritable bonheur? L'ame la plus pure peut s'égarer dans la

route même du bien, si l'esprit et la raison ne la guident; et comme il y a parmi les hommes autant de vertus possibles que de vices réels, toutes les vertus s'altèrent sans le concours de la sagesse. La fermeté dégénère aisément en opiniâtreté, la douceur en foiblesse, le zèle en fanatisme, la valeur en férocité. Souvent une grande entreprise mal concertée, fait plus de tort à celui qui la manque, qu'un succès mérité ne lui eût fait d'honneur; car le mépris est ordinairement plus fort que l'estime. Il semble même que pour établir une réputation éclatante, les talens suppléent plus aisément aux vertus, que les vertus aux talens.

Il est une philosophie qui n'a pas moins que le spectacle de l'univers pour objet, et où peu de gens peuvent atteindre: il en est une autre plus avantageuse encore à la société, et qui est à la portée de tout le monde; c'est celle qui apprend à un mari comment il doit vivre avec sa femme, à un père comment il doit élever ses enfans, à un maître comment il doit se conduire avec ses domestiques, en un mot, c'est celle qui fait le bon parent, le bon ami, le bon sujet, et pour tout dire le citoyen vertueux. Si celle-ci est aussi rare dans le monde qu'elle y devrait être commune, convenons en de bonne foi: c'est la honte de l'humanité.

Mais me dira - t - on , pourquoi ces traits d'héroïsme que l'on voit représenter au théâtre sont de tous ceux qui font le plus d'effet , et qui sont suivis par des applaudissemens universels ? Voilà ma réponse : cela est bien une preuve que pour les hommes même corrompus , il n'y a rien de si aimable que la vertu. Nous la voyons triompher avec plaisir , et nous nous applaudissons en secret d'y être sensibles. Nous nous voyons , pour ainsi dire , avec complaisance , parce que nous nous trouvons vertueux en ce moment. Aux transports que nous causent ces vertus héroïques , nous allons jusqu'à nous en croire capables. Nous

savons bon gré à l'auteur qui nous donne une si haute idée et de la nature humaine et de nous-mêmes. Ce même amour-propre qui règle toutes nos actions, dicte aussi tous nos jugemens; et peut-être qu'en effet l'auteur que nous estimons le plus, est celui qui nous donne le plus de sujet de nous estimer nous-mêmes.

Tout le monde conviendra, que la vie la plus agréable est sans doute celle qui roule sur des sentimens vifs, des sensations gracieuses, et des perceptions claires. C'est *aimer*, *goûter* et *connoître*. L'idée représente l'objet: la pensée le considère: l'imagination le forme. La première peint: la seconde examine: la troi-

sième séduit; et par ces trois raisons, je veux que la femme n'excepte aucune science, et je prétends même que le beau-sexe doit embrasser la science universelle, parce que l'étude donne une sagesse qu'on n'achète point par le secours dangereux de l'expérience; et que lors même qu'il en coûteroit quelque chose à l'innocence, il seroit à propos de passer par dessus de certaines réserves, en faveur de cette prudence précoce, qui d'ailleurs se trouvera secondée par l'étude, dont les méditations affoiblissent ou redressent les penchans vicieux, et diminuent le danger des occasions.

L'éducation des femmes est si négligée chez tous les peuples, mé-

me chez ceux qui passoient jadis pour les plus policés, qu'il est bien étonnant qu'on en compte un aussi grand nombre de célèbres par leur érudition et leurs ouvrages. Monsieur Wolf nous a donné un catalogue des femmes célèbres à la suite des Fragmens des illustres Grecques qui ont écrit en prose.¹⁾ Les Juifs, les Grecs, les Romains; tout les peuples de l'Europe moderne ont eu des femmes savantes, et particulièrement l'Italie et l'Angleterre.

Il est donc étonnant que divers préjugés contre la perfectibilité des femmes se soient établis sur le pré-

¹⁾ Il a publié séparément les fragmens de Sapho et les éloges qu'il a reçu.

tendu rapport de l'excellence de l'homme sur la femme. Plus on approfondit ce fait si singulier (et il l'est infiniment) plus on est étonné que l'objet de l'adoration des hommes soit par-tout leur esclave. Je m'attacherai maintenant à prouver que la contemplation de la beauté peut seule rendre l'homme heureux sur la terre, et l'élever à la contemplation de Dieu même.

Il est si naturel, quand on considère le prix de ce don du ciel qu'on appelle la beauté, qu'on en devient bientôt enthousiaste. Ces désirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisants; en le gênant la pudeur les enflamme: ces craintes, ces

détours, ces réserves, ces timides aveux, cette tendre et naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire, que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs, et de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de foiblesse et de modestie le rend plus touchant et plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, et c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations et de ses plaisirs. Je remarquerai pourtant ici, que quand l'homme est sûr de sa conquête, il peut avoir plus d'orgueil, mais la femme n'en a que plus de tendresse.

Plus

Plus son aveu lui a coûté, plus ce qu'elle aime lui devient cher. Elle s'attache par ses sacrifices. Ainsi les femmes, quand l'amour est passion, sont les plus constantes : mais aussi quand l'amour n'est que goût, elles sont les plus légères. Car alors elles n'ont plus ce trouble, et ces combats, et cette douce honte qui grave si bien le sentiment dans leur ame ; qui dans le plus doux des liens, épouses tendres, jeunes et belles, fait qu'elles s'honorent de leurs devoirs et offrent le spectacle ravissant de l'innocence et de l'amour.

Y a - t - il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mère de famille.

entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, et procurant à son mari une vie paisible et heureuse? Que de détails de bonheur dans une union intime! ils suivent l'intention de la providence, qui n'a rien ordonné à l'homme que pour sa félicité, même sur cette terre, et ne lui fit une loi de la vertu que pour assurer son bonheur, en ne le laissant pas dépendre des bornes de sa propre intelligence, et suppléer par l'obéissance aux lumières de sa raison! Quel tableau attendrissant de voir deux êtres que la destinée a réunis, dont toute la vie est composée de jours dont l'attente d'un seul suffiroit pour

embellir un long espace de l'année; qui faisant ensemble la route de la vie, sont indifférens sur les pays qu'ils parcourent; qui adorent dans leur enfant une image chérie, un être dans lequel leurs âmes se sont réunies, leurs vies se sont confondues; qui accomplissent tous leurs devoirs comme s'ils cédoient à tous leurs mouvemens; pour qui le charme de la vertu s'est joint à l'attrait de l'amour, la volupté du cœur aux charmes de l'innocence: la pitié attache encore ces deux époux l'un à l'autre; ensemble ils remercient l'être suprême. Le bonheur permet-il d'être athée? Il est des bienfaits si grands, qui

donnent le besoin de la reconnoissance; il est des bienfaits dont il seroit si cruel de ne pas jouir toujours, que le cœur cherche à se reposer sur des espérances sensibles: le hazard est une idée trop aride, qui n'a jamais pu rassurer une ame tendre. Ce n'est plus comme autre fois, par un lien secret, inconnu, qu'ils tiennent l'un à l'autre; c'est à la face des hommes, c'est devant Dieu qu'ils ont formé ce nœud que rien ne peut plus rompre; leur nom, leurs enfans, leurs demeure, tout leur rappelle leur bonheur, tout leur annonce sa durée; chaque instant fait naître une nouvelle jouissance. Quand une douce sympathie unit nos cœurs

et nos volontés, elle multiplie à l'infini les sensations les plus délicates, qui se perpétuent sans émousser les organes, et dont tant d'hommes qui sont peuple, et si peu philosophes, ne peuvent se former qu'une image très-infidèle. Elles rendent, pour exemple, les jouissances de deux amans; semblables à celles d'Alphée, qui pour jouir d'Aréthuse, que Diane venoit de changer en fontaine, se métamorphosa en fleuve, afin de s'unir plus intimément à son amante en mêlant ses ondes avec les siennes. Ah! qu'il est doux de vivre avec une femme tendre, sensible et vertueuse, qui devenue mère, ose être mère; d'accompagner ses pas dans des pro-

menades solitaires , de suivre ses pensées , de les ramener par degré sur des espérances riantes , de s'arrêter dans un séjour enchanteur où le souffle des hommes ne s'est point encore mêlé. Oh ! combien une vie simple et douce , où l'on n'affecte rien , où l'on n'existe que pour soi et non pour les regards des autres , où l'on jouit tour à tour de l'amitié , de la nature , et de soi-même , est préférable à cette vie inquiète et turbulente , où l'on court sans cesse après un sentiment qu'on ne trouve point ! ah ! c'est alors que les femmes recouvreroient leur empire. C'est alors que la beauté embellie par les mœurs , commanderoit aux hom-

mes, heureux d'être asservis, et grands dans leur foiblesse. Alors une volupté honnête et pure, assaisonnant tous les instans, feroit un songe enchanteur de la vie.

Mais malheureusement dans le siècle où nous sommes, tout contribue à diminuer un sentiment, qui pour être profond, a besoin d'obstacles, et d'un certain état de l'ame, où elle puisse s'honorer par ses desirs, et s'estimer par sa foiblesse même. Les femmes, plus timides, apprennent à cacher les sentimens qu'elles ont; et finissent par montrer ceux qu'elles n'ont pas. L'homme a ordinairement de la franchise sans vertu, parce que souvent elle est

sans effort, et qu'elle peut être en lui le besoin d'une ame impétueuse et libre ; mais la sincérité chez les femmes, quand elle est réelle, ne peut être qu'un mérite. Je vais donc avec la même sincérité leur donner un avis dont elles se trouveront heureuses, toutes les fois qu'elles le mettront en pratique. Je ne serai que l'interprète de la nature même. C'est de se confier à celui que la musique, les fleurs et la campagne ravissent ; celui qui se plait à voir une rose s'épanouir, et qui sait profiter de la leçon du travail que nous donne l'abeille laborieuse, lorsqu'elle va sur tant de fleurs pomper et recueillir les sucs dont elle com-

pose son miel : plaisirs qui ne lassent ni ne dégoûtent. Mais combien peu de gens ont la tranquillité d'ame qui produit cette sensibilité ! l'homme sage, l'homme heureux, est celui qui peut également et goûter la solitude au milieu du tumulte des cours, et se trouver en compagnie dans le silence de son cabinet. Ainsi que le fil d'Ariadne, qui conduit depuis les premiers pas jusqu'aux derniers, l'esprit juste et le cœur droit peuvent concevoir toutes les combinaisons nécessaires des devoirs et des pensées de cette vie.

La vertu n'est pas comme la gloire, un but d'émulation ; ceux qui prétendent à l'une, ne veulent

point d'égaux; ceux qui cherchent l'autre, ralentissent quelque fois leurs efforts, lorsqu'ils trouvent des compagnons de paresse. Or, pour revenir au sujet de l'éducation de la plus aimable moitié du monde, je veux qu'elle soit élevée comme l'homme, d'après la nature, et suivant les différences qu'elle a mis entre eux, sans pourtant la seconder trop, en fortifiant, pour ainsi dire, les femmes dans leur foiblesse; car je vois la nécessité de leur inspirer des vertus que les hommes en général n'ont pas; bien plus que celle de les encourager dans leur infériorité sous de certains rapports; elles contribueroient peut-être au bonheur

de leur époux, si elles se bernoient à leur destinée par choix plutôt que par foiblesse, et si elles se soumettoient à l'objet de leur tendresse par amour plutôt que par besoin d'appui. Une grande force d'ame leur est nécessaire : leurs passions et leur destinée sont en contraste dans un pays où le sort impose souvent aux femmes la loi de n'aimer jamais ; où, plus à plaindre que ces pieuses filles qui se consacrent à leur Dieu, elles doivent accorder tous les droits de l'amour, et s'interdire tous les plaisirs du cœur. Ne faut-il pas un sentiment énergique de ses devoirs pour marcher isolée dans le monde, et mourir sans avoir été la première

pensée d'un autre, sans avoir surtout attaché la sienne sur un objet qu'on pût aimer sans remords ?

Or quand la moitié de la vie seroit consacrée à assurer le bonheur de celle d'une autre, y a-t-il beaucoup d'hommes qui dussent regretter cet emploi de leur tems ; enfin, si les femmes, s'élevant au dessus de leur sort, osoient prétendre à l'éducation des hommes ; si elles savoient dire ce qu'ils doivent faire, si elles avoient le sentiment de leurs actions, quelle noble destinée leur seroit réservée !

Qu'on lise les livres saints, et on ne sera plus étonné que la femme soit le complément des œuvres de

Dieu; qu'il ne l'ait produite qu'après tout ce qui existe; comme s'il avoit voulu annoncer qu'il alloit clorre son ouvrage sublime par le chef-d'œuvre de la création. C'est dans ce point de vue, plus religieux que philosophique peut-être, que je veux considérer ici la femme.

Ce n'est pas avec impétuosité que l'univers a été créé. Il a été fait à plusieurs fois, afin que son merveilleux ensemble prouvât, que si la volonté seule du grand Être étoit la règle, il étoit le maître de la matière, du tems, de l'action et de l'entreprise. L'Éternel géomètre agit sans nécessité, comme sans besoin; il n'est jamais ni contraint ni em-

barassé. On voit pendant les six espaces de la création, qu'il tourne, façonne, meut la matiere sans peine, sans effort; et quand une chose dépend d'une autre, quand par exemple la naissance et l'accroissement des plantes dépendent de la chaleur du soleil, ce n'est que pour indiquer la liaison de toutes les parties de l'univers, et développer sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

Après la création de l'univers, il considéra, dit l'Ecriture les choses qu'il avoit fait, et il vit qu'elles étoient bonnes; et elles l'étoient nécessairement, l'ouvrage de la bonté essentielle ne pouvant être que bon; comme tout ce qui ne vient pas

d'elle, ne peut être que mauvais. Aussi les œuvres de l'homme les plus louables en apparence, si elles ne procèdent de Dieu, comme de leur principe, si elles ne tendent à Dieu comme à leur fin, n'ont qu'un faux brillant, qui peut bien surprendre nos louanges, mais non pas les mériter. Il arrive souvent, qu'éblouis par l'éclat extérieur de quelques actions peu ordinaires, et par le succès heureux qui les accompagne, nous applaudissons aux effets blâmables d'une ambition déréglée, ou de quelque autre passion criminelle. Les plus petites choses, quand Dieu les fait, passent de bien loin les efforts humains. Qu'est-ce

donc, quand il fait de grandes choses? Quoique cet artisan adorable ne fasse rien que de grand, il ne laisse pas néanmoins d'y avoir des degrés d'excellence parmi ses ouvrages; et l'on diroit que celui qui peut tout, se plait tantôt à borner son pouvoir, et tantôt à en faire voir toute l'étendue.

Or je vois la nature sublime dans les grands phénomènes, comme les tremblemens de terre, les volcans, les débordemens, les tempêtes. Je la vois sublime, dès qu'elle peut donner des sensations qui excitent en nous l'étonnement et la crainte.

Je la vois grande et belle lorsqu'elle nous présente un espace étendu, mais que l'imagination peut terminer,

miner, de riches plaines, de belles montagnes, un pays varié, cultivé, peuplé, qui nous promet des biens, la sécurité et le bonheur. Je la vois grande et belle, lorsqu'elle nous donne des sensations qui excitent l'admiration et l'amour. Un homme tourmenté par des remords déchirans, ne pourroit aimer à se rapprocher ainsi de lui-même, à distinguer tous ses sentimens, à les éprouver tous, lentement et successivement; je suis donc, je le répète, et je serois toujours porté à me confier à celui que la musique, les fleurs et la campagne ravissent. Il faut avoir une ame douce et pure pour sentir ces jouissances. Quel homme agité

par les passions de la vie, entendit sans émotion l'air qui dans sa paisible enfance animoit ses danses et ses jeux ? quelle femme, lorsque le tems a flétri sa beauté, peut écouter sans verser des larmes, la romance, que son amant chantoit jadis pour elle ? l'air de cette romance plus encore que ses paroles, renouvelle dans son cœur les mouvemens de sa jeunesse ; l'aspect des lieux, des objets qui nous entouroient, aucune circonstance accessoire ne se lie aux événemens de la vie comme la musique ; les souvenirs qui nous viennent par elle ne sont point accompagnés de regrets ; elle rend pour un moment les plaisirs qu'elle retrace ;

c'est plutôt ressentir que se rappeler. Ah ! le penchant au vice naît sans doute dans le cœur de l'homme ; car toutes les sensations qu'il reçoit par les objets qui l'environnent, l'en éloignent. Je ne sais, mais souvent à la fin d'un beau jour, dans des retraites champêtres, à l'aspect du ciel étoilé, il me sembloit que le spectacle de la nature parloit à l'ame de vertu, d'espérance et de bonté. Quels détails de plaisir la contemplation de la nature fait éprouver !

Je la vois aimable et riante dans un espace fertile et borné, dans un vallon frais et orné de fleurs, sur un côteau parsemé de différentes sortes de verdure, dans un jardin que le

luxue n'a point trop paré, enfin dans les lieux où elle nous promet des désirs, et nous donne d'abord des sensations agréables.

Je la vois triste et mélancholique lorsqu'elle excite en nous peu de sensations et nous donne peu d'idées; lorsqu'elle nous occupe de bruits monotones; lorsqu'elle est peu variée; lorsqu'elle nous laisse trop à nous mêmes; lorsqu'elle est moins un vaste désert qui nous effrayeroit, qu'une solitude qui nous laisse tranquilles; lorsqu'elle ne nous promet ni richesses ni plaisirs.

Je la vois enfin au commencement du printems sombre et majestueuse; bientôt je la vois aimable

et riante ; grande, belle et touchante en été ; mélancolique en automne ; sublime et terrible en hiver.

Je ne détaillerai point ici l'analogie et les rapports qu'il y a entre nos situations et les sites, les phénomènes, les états de la nature ; car je m'écarterois trop de mon sujet. Je me bornerai seulement à dire, que le célèbre Thomson, dans chacun de ses chants voit la nature sublime et grande ; il aime mieux la peindre étonnante qu'aimable ; peut-être cela est-il plus aisé. Il est plus difficile d'ennoblir les objets communs que de peindre les grands objets, et d'animer un paysage que de décrire de belles horreurs.

Thomson n'étoit pas obligé de ramener son lecteur au but moral, que je me suis proposé ; il chantoit la nature chez un peuple qui la connoit et qui l'aime ; il parle à des amans de leur maîtresse, il est sûr de leur plaire. Moi j'essaye de faire connoître la plus aimable moitié du genre humain, qu'on ne sauroit apprécier et chérir assez, et je montre son portrait, quelque imparfait qu'il soit. Thomson veut qu'on admire la nature ; moi je voudrois en faire aimer le chef-d'œuvre.

L'amour, ce sentiment le plus flatteur de tous, et qui nous enchaîne par des liens si doux et si puissans, nous a pourtant été donné pour faire

notre bonheur, et nous ramener quelque fois à l'état de félicité dans lequel nous avons été formés. Par lui les mortels les moins heureux en apparence, goûtent des plaisirs que la fortune ne donne pas, et qu'elle ne peut ôter. Ces plaisirs leur aident à supporter la privation des autres biens. Par lui on oublie insensiblement ce qui n'est pas lui. Si je juge de tout par mes idées, par ce que je sens, la félicité n'est point dans les objets où on la cherche. Je pense qu'il eût été plus heureux pour l'homme d'ignorer, de ne jamais découvrir ces biens que l'art lui procure, et de connoître mieux et de jouir d'avantage de ceux qui sont en

lui-même. Une simple cabane, une ame tendre, un naturel doux, que faudroit-il de plus? Oui, sans doute *l'homme fait tous ses malheurs*. Qu'avions nous à faire d'acquérir tant de connoissances, de multiplier nos besoins? une seule passion, un seul désir, un seul bien suffit au cœur, peut remplir le cœur. La diversité n'est point nécessaire au bonheur; elle ne pique notre goût que lorsque nous n'en avons point de déterminé. La variété flatte nos yeux, amuse notre esprit; mais le sentiment, principe de tout notre être, ce mouvement dont la cause est divine, et par lequel une sage main meut, anime, entretient toute

la nature, ce mouvement si doux, n'a qu'un ressort, un seul objet: il y rapporte tout; par conséquent, je le répète, une simple cabane, une ame tendre, un naturel doux, que faudroit-il de plus? Cette cabane seroit son univers, ses desirs ne s'égageroient point au delà de cet espace; l'homme y trouveroit ses besoins et ses plaisirs. Que nous procure de plus notre intelligence? La faculté de parler nous a donné celle d'étendre nos idées en nous les communiquant; la vanité née de l'étude a mesuré les cieux, partagé la terre, traversé les mers, formé des empires; les sciences ont appris à braver le ciel même dont elles ont parcouru les sphères;

et parmi tant d'avantages, l'homme n'a rien trouvé pour son bonheur; ainsi ces êtres sublimes qui savent tant, ne jouissent que des erreurs de leur imagination.

Que l'on examine la Bible, et l'on verra que tout ce qu'elle enseigne sur la création de l'univers n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit sur la production de la femme. Elle n'est pas créée du néant, comme tout ce qui a précédé: elle sort de ce qui existoit de plus parfait; il ne restoit plus rien à créer; Dieu extrait d'Adam le plus pur de son essence, pour embellir la terre de l'être le plus parfait qui eut encore paru; de celui qui

complettoit l'œuvre sublime de la création.

Le mot dont le législateur hébreu se sert pour exprimer cet être, revient à *Virago*¹⁾ que l'Anglois ne peut pas traduire, que le mot *Woman* n'exprime point, et qui ne peut se sentir que par l'idée de *puissance de l'homme*. Car *Vir* signifie homme, et *ago* j'agis. L'Histoire nous montre Achille à la cour de Lycomède roi de Scyros, caché pendant longtemps sous le voile des Graces auprès de Deïdamie. Il fallut qu'Hercule filât pour plaire à Omphale. Ce sont pourtant des héros, à qui la renommée con-

¹⁾ Gen. Ch. II. V. 23.

serve leur rang, par une raison qui ne vieillira jamais. La prééminence d'estime et de gloire, où cette longue suite de siècles les a maintenus jusqu'à nous, ne vient pas d'un respect aveugle pour l'antiquité, mais de la vénération naturelle qui leur est due.

On ne s'étonnera donc point que je relève autant la condition du beau sexe, et que je m'indigne contre les sectes qui la dépriment. La parabole dont l'Ecriture se sert en formant la femme de la côte d'Adam, n'a d'autre objet que celui de montrer que cette nouvelle créature ne fera qu'un avec la personne de son mari, qu'elle est son ame et son tout.

Ces notions furent bien distinctes dans le paganisme, puisque les anciens associèrent les deux sexes à la divinité : voilà ce qui est bien constaté indépendamment de tout système sur la mythologie. Si les payens mettoient l'homme dès le moment de sa naissance sous la garde de la puissance, de la fortune, de l'amour et de la nécessité, car c'est là ce que veulent dire *Dynamis*, *Tyché*, *Eros* et *Ananché* ; ce n'étoit probablement qu'une allégorie ingénieuse pour exprimer notre condition ; car nous passons notre vie à commander, à obéir, à désirer et à poursuivre.

Mais quelques enveloppés que puissent être les dogmes du paga-

nisme, il n'y a point de doute sur la réalité du culte des divinités principales; et celui de Junon, femme et sœur du maître des dieux, fut un des plus universels et de plus révéérés. Cette épithète de *femme* et de *sœur* montre assez sa toute-puissance: celle qui donne les loix, peut les enfreindre. Ce secret célèbre et non moins commode de recouvrer sa virginité en se baignant dans la fontaine Canathus au Péloponnèse, étoit une preuve des plus frappantes de ce pouvoir qui légitime tout chez les dieux, comme chez les hommes. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, les peuples barbares ¹)

¹) Elle étoit particulièrement honorée dans les Gaules et dans la Germanie sous le titre de déesse-mère.

comme les plus polices, l'honorèrent et la craignirent à l'envi. On la regardoit comme une reine absolue, partageant le gouvernement du monde avec son époux, assistant à tous ses conseils, et redoutée de lui-même.

Un hommage si universel, qui n'est pas sans doute le plus flatteur que l'on ait rendu à la beauté faite pour séduire et non pour effrayer, prouve du moins que dans les idées des premiers hommes le trône du monde fut partagé entre les deux sexes ¹). Un écrivain illustre, du

¹) On retrouveroit dans l'antiquité beaucoup d'usages qui confirmeroient cette opinion. A Lacédémone, par exemple, quand on alloit consommer le mariage, la femme mettoit un habit d'homme, parce

siècle passé, a été plus loin ; il n'a pas fait difficulté de dire que cette prééminence de Junon sur les autres dieux étoit la véritable source d'où provenoient les excès d'adoration où des Chrétiens sont tombés envers la Sainte Vierge. Erasme lui-même a prétendu que la coutume de saluer la Vierge en chaire, après l'exorde du sermon, venoit des anciens : en général les hommes cherchent à joindre aux idées spirituelles du culte,

que c'est la femme qui met les hommes au monde.

En Egypte, dans les contrats de mariages entre souverains, la femme avoit l'autorité du mari, (Diod. d. Sic. L. 1. Ch. XXVII.) etc. etc.

culte, des idées sensibles qui les flattent, et que bientôt après étouffent les premières.

Aussi lorsque le peuple d'Ephèse, eut appris que les Pères du Concile avoient décidé que l'on pourroit appeller la Vierge *sainte*, il fut transporté de joie. Dès-lors on rendit à la mère de Dieu des hommages singuliers; toutes les aumônes furent pour elle, et J. C. n'eut plus d'offrandes. Cette ferveur n'a jamais cessé entièrement. J'ai vu en France trente trois cathédrales dédiées à la Vierge, et trois métropolitaines. Louis XIII lui consacra sa personne, sa famille et son royaume. A la naissance de Louis XIV il envoya le

poids de l'enfant en or à notre Dame de Lorette, qu'on peut sans impiété, croire s'être très-peu mêlée de la grossesse d'Anne d'Autriche.

Quelque chose de plus singulier que tout cela, c'est que dans le second siècle de l'église on fit le Saint Esprit du sexe féminin. En effet, *rouats touach*, qui en hébreu veut dire *esprit*, est féminin; et ceux qui furent de ce sentiment s'appelloient les *éliésaites*.

Sans donner aucun prix à cette opinion erronnée, je remarquerai que les Juifs n'ont jamais eu d'idées du mystère de la Trinité. Les Apôtres mêmes ont été fortement persuadés du dogme de l'unité de Dieu

sans modifications; ce n'est que dans les derniers momens que J. C. leur a relevé ce mystère. Or, quand Dieu a voulu envoyer sur la terre l'une des trois personnes de la Trinité, il pouvoit l'envoyer sans l'incarner; il pouvoit envoyer la personne du père, ou de saint esprit, comme du fils; il pouvoit l'incarner dans un homme comme dans une femme. Le choix divin semble une sorte de préférence ou d'attention pour la femme.

Or, que de richesses n'apporta point en Marie, celui, dans lequel sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, et en qui habite corporellement toute

la plénitude de la divinité? à quel comble de grandeur ne l'éleva-t-il pas, en la rendant mère du souverain maître de l'univers, sans cesser d'être vierge; en opérant en elle des miracles qui surprennent toute la nature; en la faisant entrer en société du plus magnifique de tous ses ouvrages, qui est le salut de tous les hommes? J. C. vouloit qu'elle contribuât tellement à notre rédemption, qu'il emprunte d'elle presque tous les moyens nécessaires pour nous racheter, de la manière dont il avoit résolu. Faut-il un voile à la lumière? elle le fournit. Faut-il un témoin à cette lumière voilée? elle le va chercher; et selon le lan-

gage d'un père de l'église, elle allume la lampe destinée à luire dans l'épaisse obscurité qui dérobe le soleil de justice aux yeux des hommes.

Le mystère de l'incarnation semble faire à proportion dans la Sainte Vierge, ce qu'il fait en Jesus-Christ. Il paroît les changer tous deux, sans qu'ils cessent d'être tous deux les mêmes qu'auparavant. Il est l'humiliation du Créateur, et l'élévation de la créature, puisque Dieu ne peut devenir le fils de Marie sans s'abaisser, ni Marie devenir la mère de Dieu sans être infiniment élevée au dessus de ce qu'elle est. Cependant ni l'un ni l'autre ne veulent rien perdre. Dieu se fait homme, et ne

laisse pas d'être Dieu ; Marie devient mère, et ne laisse pas d'être vierge. J. C. au milieu de cet anéantissement profond, qui le mêle avec la créature, conserve toute sa grandeur ; et Marie au milieu de cette grandeur suprême, qui semble l'élever au dessus du Créateur, conserve toute son humilité. Elle étoit vierge ; elle étoit servante du Seigneur ; Dieu la comble de gloire, unissant en elle par sa toute-puissance, la maternité avec la virginité ; et il comble, pour ainsi dire, la plénitude de sa grace, en lui laissant conserver le titre de servante, avec celui qu'elle reçoit de mère de Dieu. C'est cette plénitude de grace qui la soutient contre cette

plénitude de gloire, et qui l'emporte dans un sens sur cette gloire même; puisque si la fécondité virginale de Marie l'élève au dessus de toutes les pures créatures, l'humilité, que la grace conserve en elle, l'élève encore au dessus de son élévation.

Qui n'admira en effet cette humilité si ferme, qui tient contre tant de grandeur? être humble sans aucun mérite, c'est une nécessité; être humble avec quelque mérite, c'est une vertu: mais être humble avec une plénitude de mérite et de gloire, c'est un prodige qui ne convient qu'à Jesus-Christ, et après lui à Marie, en un degré inférieur au sien, mais supérieur à tout autre.

Si la grandeur de celui qui s'abaisse, rehausse le prix de son abaissement; comment entreprendre de sonder la profondeur de cette humilité inébranlable, qui supporte le poids d'une dignité si relevée? Le créateur et la créature semblent se disputer ensemble; Dieu en élevant Marie, autant qu'elle s'abaisse, et Marie en s'abaissant autant que Dieu l'élève. L'humilité qui précède et qui mérite son élévation, lui fait ignorer la plénitude de sa grace, puisqu'elle se trouble quand un ange lui en parle; l'humilité qui suit son élévation, lui fait cacher, et la grace dont elle est pleine, et la gloire dont elle vient d'être comblée. Qui te

peut assez admirer , ô profond silence , dans lequel cette humble Vierge ensevelit toute sa grandeur ? à qui jamais a-t-elle fait savoir les grands mystères , que le Tout-puissant opéroit en elle ? elle n'en parle pas à son propre époux , et elle laisse à Dieu le soin de découvrir lui-même les merveilles qu'il veut faire par sa créature. Joseph et Elisabeth connoissent ce qui lui est arrivé ; mais ce n'est point par elle , qu'ils le savent. Joseph l'apprend d'un ange , le saint-esprit le révèle à Elisabeth ; et Marie ne sait ce que c'est , ni de parler la première de sa maternité virginale , ni de l'attribuer à son mérite. Lorsqu'on lui dit , que sa foi

est le principe de toute sa gloire, fidelle à rendre à Dieu, et la grandeur qu'elle reçoit de lui, et les louanges qu'elle reçoit des créatures, elle veut qu'il ait regardé, non la foi, mais la bassesse de sa servante; et ne reconnoît en soi d'autre mérite, qu'une disproportion infinie, avec les prodiges, auxquels le Seigneur l'avoit destinée.

Un des principaux effets de l'incarnation, est de faire connoître Dieu aux hommes. L'homme en péchant s'étoit éloigné de Dieu; et parce que Dieu est la lumière, et la vie des âmes, cet éloignement avoit précipité l'homme dans les ténèbres et dans la mort. La lumière luisoit

toujours, mais l'homme n'étoit pas éclairé: elle étoit au dedans de lui; mais il étoit sorti dehors de lui-même. Son ame devenue toute charnelle, et uniquement attachée aux choses sensibles, ne tournoit plus ses yeux vers la sagesse divine, sa véritable lumière. Il a donc fallu que la lumière se plaçât parmi ces objets qui occupoient tous les regards et toutes les affections de l'ame corrompue, et qu'elle se couvrît d'un corps, comme d'un sombre nuage, pour s'accommoder à la foiblesse de nos yeux accoutumés aux ténèbres.

L'homme n'est donc vraiment grand, qu'autant qu'il touche Dieu (pour ainsi dire) de plus près; et

toute élévation qui n'approche point de cet être , peut bien enfler , mais elle n'est pas une véritable grandeur. Marie est vraiment grande , et la plus grande des créatures , parce que sa maternité l'approche plus qu'aucune autre de la divinité.

Je conclurai donc ce chapitre pour observer , que Jesus - Christ a eu une mère : il n'a point eu de père. La première personne à qui il parla fut la Samaritaine ; la première à laquelle il se montra après sa résurrection fut Marie - Madeleine etc. Enfin , le Sauveur a toujours eu pour les femmes une prédilection bien honorable à leur sexe.

Quoiqu'il en soit , ce furent des

femmes, qui faisant servir à leur religion les charmes de leur sexe, placées sur des trônes et attirant au Christianisme leurs époux, rendirent une grande partie de l'Europe chrétienne. C'est ainsi que la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Bravière, la Hongrie, la Bohème, la Lithuanie, la Pologne, la Russie, et pendant quelque tems la Perse reçurent l'Evangile. Ainsi la Lombardie et l'Espagne renoncèrent aux opinions d'Arius. On voit que dans ces siècles le zèle religieux des femmes, influa sur une partie du monde.

Or l'hommage vraiment flatteur pour le beau sexe, l'invention vrai-

ment utile pour les sociétés, seroit que l'on trouvât les moyens les plus propres à rendre la beauté la récompense de la vertu, à l'en aimer elle-même, pour que tous les hommes fussent excités à faire le bien de leurs frères, et par les plaisirs de l'ame, et par ceux des sens; pour que toutes les facultés dont l'être suprême a doué notre espèce, concourussent à nous faire aimer ses justes et bien-faisantes loix. Il n'est pas absolument impossible d'arriver un jour à ce but si vivement désiré; on n'a qu'à s'arrêter aux avantages que la société peut tirer de l'éducation des femmes; et d'avoir de plus l'humanité, et la justice de ne pas leur re-

fuser ce qui peut leur adoucir la vie, comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'esprit et l'exercice des talens sont propres à nous distraire de nos maux, et à nous consoler dans nos peines. Pourquoi refuser à la plus aimable moitié du genre humain, cette éducation qui en laissant à l'ame sa bonté primitive, lui donne cet empire que la nature lui a destiné sur notre bonheur? Philosophes que la nature a placé sur la surface de la terre, c'est à vous à détruire, s'il est possible, un préjugé si funeste; c'est à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être pères, d'oser les premiers secouer le joug

d'un barbare usage , en donnant à vos filles la même éducation qu'aux autres enfans. Peignez-vous une femme jeune et aimable, qui ait reçu du côté des connoissances et de l'esprit la meilleure éducation , et qui ait conservé toutes les graces de son sexe; qui sache penser profondément et n'affecte rien; qui couvre d'un voile doux ses lumières, et ait toujours un esprit facile, de manière que ses connoissances acquises paroissent ressembler à la nature, qui sache apprécier et sentir les grandes choses, et ne dédaigne jamais les petites; qui ne fasse usage de l'esprit que pour rendre plus touchant le commerce de l'amitié; qui en étudiant et con-

nois-

noissant le cœur de l'homme, n'ait appris qu'à avoir plus d'indulgence pour les foiblesses, et de respect pour les vertus; qui enfin met les devoirs avant tout, mais les connoissances après les devoirs, et n'emploie la lecture qu'à remplir les instans que laisse dans le monde le vuide des sociétés et de soi-même, et à embellir son ame en cultivant sa raison.

Voilà tout ce que vous devez et tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique, qui peut les condamner à paroître ignorantes, mais non pas les forcer à l'être, Par quel intérêt plus grand pouvons nous heurter de front et braver les idées de notre siècle.

cle, que pour l'avantage de ce que nous devons avoir de plus cher au monde, pour rendre la vie moins amère à celles qui la tiennent de nous, et que la nature a destiné souvent à nous survivre et à souffrir, pour leur procurer dans l'infortune, dans les maladies, dans la pauvreté, dans la vieillesse, des ressources dont notre injustice les a privées ?

On regarde communément les femmes comme très-sensibles et très-foibles; je les crois au contraire ou moins sensibles ou moins foibles que nous. Sans force de corps, sans talents, (quoique nées avec les meilleures dispositions du monde pour en acquérir,) sans étude qui puisse

les arracher à leurs peines , et les leur faire oublier quelques momens, elles les supportent néanmoins, elles les dévorent, et savent quelque fois les cacher mieux que nous. Cette fermeté suppose en elles, ou une ame peu susceptible d'impressions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupations qui les entraîne? Les chagrins des femmes seroient-ils moins pénétrants et moins vifs que les nôtres? Ils ne le devroient pas être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur, les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité

et l'ambition. Mais ces sentimens étrangers, que l'éducation a porté dans notre ame, que l'habitude y a gravé, et que l'exemple y fortifie, deviennent (à la honte de l'humanité) plus puissans sur nous que les sentimens naturels.

Comment peut-on ne pas les adorer, quand elles se présentent à nous avec les charmes, les foiblesses les vertus et les torts de leur sexe, quand elles préfèrent de sentir la supériorité de celui qu'elles aiment, de l'admirer, de le croire mille fois au dessus d'elles, de dépendre de lui, parce qu'elles l'adorent; de se soumettre volontairement, d'abaisser tout à ses pieds, d'en donner elles-

mêmes l'exemple, et de ne demander d'autre retour que celui du cœur dont en aimant elles se sont rendues dignes?

Il en est où les envieux, avec toutes leurs speculations chagrines, ne découvrent qu'à peine quelque légère tache. Il en est qui rassemblent une fermeté d'ame inébranlable, une bonté singulière, une prudence consommée, une piété solide, une foi vive sans superstition, une conscience timide et délicate sans foiblesse. Il en est qui se font admirer dans tous les états; malheureuses avec dignité, humbles et sages dans la plus haute fortune, affables sans art, modestes par goût, et bien-

faisantes avec choix. Ce n'est là ni un portrait en idée, ni l'ouvrage d'un pinceau flatteur. L'expérience nous fait encore voir aujourd'hui, que Dieu, quand il lui plaît, suscite des femmes fortes pour être le modèle de leur siècle, et pour mériter, qu'en leur personne les grandeurs de la terre couronnent par avance les dons du Ciel.

F I N.



H.

Acqua



Dell'Acqua, ...

Essai sur la superiorité intellectuelle de la femme

Berlin 1797

Augsburg, Staats- und Stadtbibliothek -- H 21

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11250640-0

VD18 11467002-004